This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

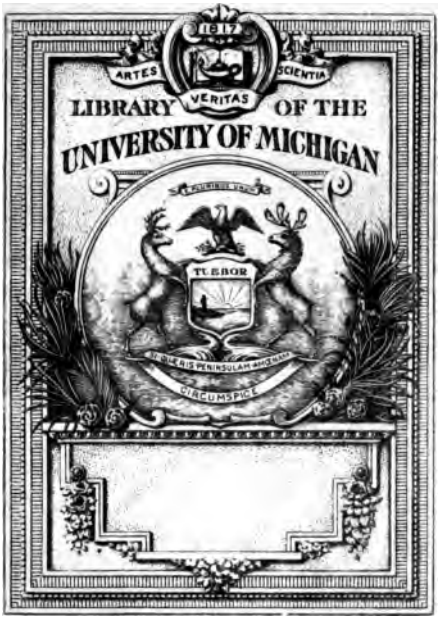
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
235
.M2
L7

UNE LIAISON.

Imprimerie de Pihan Delaforest (Morinval),
Rue des Bons-Enfans, 34.

UNE

LIAISON,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. MAZÈRES ET EMPIS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, AU THÉATRE-FRANÇAIS,
LE 21 AVRIL 1834.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE,
Rue Neuve-des-Bons-Enfans, n°. 5,
ET CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE DE RAINVILLE.	Mme. DUPUIS.
EUGÈNE DE RAINVILLE, son fils.	M. MENJAUD.
MARIE, sa fille.	Mlle. ANAÏS.
ALFRED DARNAY.	M. FIRMIN.
HENRIETTE SAINT-BRICE.	Mme. DORVAL.
AUGUSTA KERLER.	Mlle. MANTE.
LE BARON DE GUTTENBERG.	M. MONROSE.
CLAIRE PRÉVAL.	Mlle. NOBLET.
FRITZ.	M. ARMAND DAILLY.
ALEXANDRINE.	Mlle. DUPONT.

La scène est à Vienne, en Autriche.

1er. Acte, chez Madame Saint-Brice. — 2e. Acte, chez Madame de Rainville. — 3e. Acte, chez Eugène de Rainville. — 4e. Acte, chez Madame Saint-Brice, — 5e. Acte, chez Eugène de Rainville.

UNE LIAISON.

Dauthor
Sauv. Dram. 7 d
Rom. Dept.
2-8-34

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ALEXANDRINE, FRITZ.

ALEXANDRINE.

Vous voilà donc, enfin, M. Fritz?

FRITZ.

Est-ce que M. le comte m'a demandé?

ALEXANDRINE.

Sans doute! neuf heures sont sonnées.

FRITZ.

Je vais lui remettre ses journaux...

ALEXANDRINE.

Eh non! Madame n'est pas levée!... vous savez bien que vous ne pouvez pas entrer!... Où avez-vous donc la tête aujourd'hui?... Ces Allemands, ils sont d'un lourd...

FRITZ.

Et vous autres, belles Françaises, vous êtes d'une vivacité...

ALEXANDRINE.

Donnez-moi tous vos papiers!... Bien!... Les journaux de France... A la bonne heure! on aime à recevoir des nouvelles de son pays!. . car votre grande ville de Vienne est si triste. (*Elle va pour entrer.*) Il n'y a pas de lettres?

FRITZ.

Il n'en arrive jamais. Monsieur va lui-même les chercher poste restante.

ALEXANDRINE.

Et Madame fait de même de son côté... ce qui semblerait annoncer que, malgré leur vive et tendre passion, ils ont des secrets l'un pour l'autre...

FRITZ.

Ah! vous faites donc des réflexions, mademoiselle Alexandrine?

ALEXANDRINE.

Est-ce que vous n'en faites pas, vous, M. Fritz?

FRITZ.

J'en fais beaucoup... mais je ne savais pas si je devais...

ALEXANDRINE.

Pourquoi donc? il n'y pas de mal à causer un peu sur la position de ses maîtres... c'est par intérêt pour eux... Je vais porter les journaux, et je suis à vous tout-à-l'heure ..

Elle entre.

SCÈNE II.

FRITZ, *seul.*

Ne pas vouloir que j'entre chez Madame!.. c'est bien ridicule!.., Ils sont comme cela les Français!... Monsieur croit que parce que je suis Allemand, je ne devinerai pas la vérité... Enfin, c'est l'usage de la maison... on voit sans rien voir... on se comprend sans se parler... c'est toujours mieux que de se parler sans se comprendre.

SCÈNE III.

FRITZ, ALEXANDRINE, *rentrant.*

ALEXANDRINE.

Vous allez attendre Monsieur.

FRITZ.

J'attends... Mais voyons, mademoiselle Alexandrine, un peu de confiance!.. je ne suis ni curieux ni bavard.

ALEXANDRINE.

Puisque vous n'êtes ni curieux ni bavard...

FRITZ.

Non... mais si madame Saint-Brice est exigeante, hautaine, impérieuse... si M. le comte de Rainville est d'un caractère sombre, taciturne, sauvage... s'ils sont trop fiers pour me faire la moindre confidence, est-ce une raison pour qu'entre nous il n'y ait pas un peu d'amitié, d'abandon?

ALEXANDRINE.

Je ne demanderais pas mieux, mon cher M. Fritz, car vous avez l'air d'un brave homme ; mais je vous assure que je n'en sais pas plus que vous !.. Il y a deux mois, je me trouvais à Paris, sans place ; je venais de quitter une excellente maison, une danseuse de l'Opéra... mais madame était jalouse de moi... nous ne pouvions pas nous convenir.

FRITZ.

Elle était jalouse !..

ALEXANDRINE.

Certainement... c'est toujours comme cela !... J'ai eu au moins vingt maîtresses qui m'ont renvoyée parce qu'elles étaient jalouses de moi... Enfin, je me trouvais sans place, lorsque j'apprends que madame Saint-Brice a besoin d'une femme-de-chambre... je me présente... c'était le jour même de son départ pour l'Allemagne... je vois une jeune et jolie personne, des manières distinguées... les apparences d'une grande fortune... de plus, l'occasion de voyager, de compléter mon éducation... Je me décide... je reviens le soir, pour m'élancer sur le siége de la calèche... Un jeune homme se place près de Madame !. . Est-ce son mari? je veux bien le croire ! N'est-ce pas plutôt son amant? tant mieux ! il y a de meilleurs profits !.. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est l'un ou l'autre... Après quinze jours de voyage, nous arrivons, nous nous installons à Vienne... Monsieur désire un valet-de-chambre du pays, qui sache parler français... vous entrez à notre service...

FRITZ.

Où jusqu'à présent, j'ai observé, réfléchi, écouté.

ALEXANDRINE.

Moi aussi, M. Fritz, je me suis contentée d'observer, de réfléchir, d'écouter... mais cela ne suffit pas... et puisque nous voilà bien décidé à tout savoir... je vous dirai d'abord que Madame m'a confié qu'elle était fille d'un colonel tué à Waterloo.

FRITZ.

Ah !

ALEXANDRINE.

Ce qui ne m'a pas étonné... parce que j'ai déjà connu un grand nombre de femmes qui, n'ayant pas de famille, se trouvaient toujours tout naturellement filles ou femmes de colonels tués à Waterloo... C'est la règle.

FRITZ.

Mais madame Saint-Brice ?...

ALEXANDRINE.

Madame Saint-Brice !... madame Saint-Brice !... Je me rappelle ce que disait mon ancienne maîtresse, la danseuse : Il faut se défier des dames qui ont des noms de saints...

FRITZ.

Cependant, la conduite de Madame est très régulière...

ALEXANDRINE.

J'en conviens... quoique depuis plusieurs jours, un domestique étranger ait apporté des lettres qu'elle cache très mystérieusement....

FRITZ.

Et qu'avant-hier, en sortant du spectacle avec M. le baron de Guttemberg... elle ait été suivie par un jeune homme...

(On sonne.)

ALEXANDRINE.

Bon! vous me raconterez le spectacle... moi je vous raconterai les lettres!...

FRITZ.

Chut!...

ALEXANDRINE.

C'est Madame qui me sonne... Voilà Monsieur.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, FRITZ.

EUGÈNE.

Encore une querelle!... c'est à n'y pas tenir... Ah! vous êtes là, Fritz?

FRITZ.

On m'a dit que M. le comte voulait me parler.

EUGÈNE.

Sortir sans la revoir... ce serait trop fort... et pourtant il faut que je rentre chez moi... que je donne mes ordres... Fritz!

FRITZ.

M. le comte?

EUGÈNE.

Se confier à un domestique, à un étranger... j'y suis forcé... Fritz, vous êtes un brave homme...

FRITZ.

Oui, M. le comte.

EUGÈNE.

Vous êtes discret?...

FRITZ.

Oui, M. le comte. (*A part.*) Si je pouvais savoir quelque chose...

EUGÈNE.

Vous avez toute ma confiance...

FRITZ.

M. le comte est bien bon!... je ne crois pas en avoir abusé...

EUGÈNE.

Je n'ai point à me plaindre de vous!... vous ne faites jamais de réflexions, de questions déplacées... vous voyez, vous vous taisez... c'est bien... très bien... Fritz... Voilà comme j'aime les domestiques.

FRITZ.

Mademoiselle Alexandrine et moi nous supposons...

EUGÈNE.

Il suffit. Je ne m'inquiète pas de ce que vous supposez! Ecoutez, mon ami : la confidence que je vais vous faire...

FRITZ.

Ah! M. le comte va me faire une confidence...

EUGÈNE.

Oui... et elle est de la plus grande importance! Je désire le secret, je le veux, je l'exige... et pour vous prouver le prix que j'attache à votre silence... voici dix louis.

FRITZ.

Dix louis de France ?

EUGÈNE.

Prenez : je vous les donne... comprenez-vous?

FRITZ.

Oh! je comprends très bien! ce que va me confier M. le comte, je ne dois le répéter ni à Madame, ni à mademoiselle Alexandrine...

EUGÈNE.

Justement!... ces gens là ont un tact!.. J'aurai du monde aujourd'hui chez moi...

FRITZ.

Ici?

EUGÈNE.

Non... chez moi... quatre personnes viendront y passer la journée... je leur donne à dîner : il faudra cinq couverts. Vous aurez soin que ces dames...

FRITZ.

Des dames! je devine maintenant, et j'ai assez d'usage...

EUGÈNE.

Oh! que votre imagination allemande ne se mette pas trop en travail... je l'en supplie... et pour vous éviter toute conjecture hasardée, je ne vais rien vous cacher... cela vaut mieux... Une de ces dames est ma mère.

FRITZ.

Ah!...

EUGÈNE.

FRITZ.

Le père de Monsieur?

EUGÈNE.

Non... Je n'ai plus de père! Il est mort, mon père! (*à part*) et de chagrin peut-être!.... (*Haut.*) Avec elle viendra ma sœur... et une jeune personne, son amie!.. Ces dames seront accompagnées d'un jeune homme.

FRITZ.

Un jeune homme?

EUGÈNE.

Oui, un jeune homme, M. Darnay, M. Alfred Darnay, et il doit épouser ma sœur... Est-ce clair?

FRITZ.

Très clair, M. le comte.

EUGÈNE.

J'ai le plus grand intérêt à ce que madame Saint-Brice ignore l'arrivée de ma famille à Vienne; je n'ai pas un intérêt moins grand à ce que M. Darnay ignore que je voyage avec madame Saint-Brice... Pour lui, pour tous ceux qui voudraient vous interroger... Je suis à Vienne... seul... absolument seul!.. Vous m'avez compris, mon ami? Rentrez chez moi, où je vais bientôt vous rejoindre... Voici Madame... Sortez.

Fritz sort.

SCÈNE V.

HENRIETTE, EUGÈNE.

HENRIETTE.

Encore ici?.. Je vous croyais parti.

EUGÈNE.

Vous étiez irritée contre moi : pouvais-je vous quitter?

HENRIETTE.

En effet, la crainte de me déplaire vous touche beaucoup!

EUGÈNE.

Je vous le prouve... Je reste.

HENRIETTE.

Il est un moyen plus certain de me convaincre, c'est de faire ce que je vous demande...

EUGÈNE.

Quand c'est impossible!

HENRIETTE.

Impossible!.. Ah! ça, pour qui me prenez-vous donc? Vous espérez me persuader que vos affaires, vos grandes affaires doivent vous empêcher de déjeuner ici... Sérieusement vous espérez me le persuader... et cela, quand nous avons du monde...

EUGÈNE.

Ce n'est pas chez moi?

HENRIETTE.

Vous n'êtes pas ici chez vous?

EUGÈNE.

Je ne dis pas cela.

HENRIETTE.

Vous avez voulu nous loger séparément, et chacun dans un hôtel... Je ne sais pas pourquoi.

EUGÈNE.

Mais... c'est vous qui avez invité mademoiselle Kerler et le baron de Guttemberg... et je ne crois pas être bien coupable...

HENRIETTE.

Je vous demande pardon, Monsieur, c'est une impolitesse... et d'ailleurs, si je me montre susceptible, c'est moins pour eux que pour moi, vous le savez bien!

EUGÈNE.

Faut-il vous répéter que j'ai des devoirs à remplir... que je suis attendu... à l'ambassade.

HENRIETTE.

A l'ambassade... c'est-à-dire qu'on ne peut plus s'y passer de vous, que vous êtes devenu l'homme indispensable!

EUGÈNE.

Je n'ai pas la prétention...

HENRIETTE.

Mais... j'y pense... y allez-vous. . à l'ambassade... y allez-vous?

EUGÈNE.

Henriette... lorsque je vous dis...

HENRIETTE.

Si c'était un prétexte que cette ambassade?

EUGÈNE.

Quelle supposition !..

HENRIETTE.

A Paris, vous trompiez votre mère... ici, vous pouvez de même me tromper... Eh bien, je saurai la vérité... j'irai vous y trouver.

EUGÈNE.

Y pensez-vous ?

HENRIETTE.

Ah ! vous seriez effrayé de ma visite ?

EUGÈNE.

Les convenances...

HENRIETTE.

S'il faut absolument satisfaire à ce que vous appelez les convenances... rien ne m'empêcherait de passer pour votre sœur... que sais-je ? pour votre femme. (*A part.*) Rien... (*Haut.*) Votre mère et votre sœur pourraient voyager à Vienne avec vous ! Rien ne serait si naturel. Mais non... soyez plus franc... Dites vrai, dites que vous avez honte, que vous rougissez de moi.

EUGÈNE.

Moi, rougir !

HENRIETTE.

Croyez-vous donc que cela m'échappe ?

EUGÈNE.

Allons !.. voilà les pleurs qui vont recommencer !... Henriette, vous savez si je crains le monde... et ses préjugés... Je vous ai donné mille preuves...

HENRIETTE.

Vous, ne pas craindre le monde!.. Vous en êtes l'esclave!... Vous, pas de préjugés!.. votre âme en est pétrie... Ah! que je vous connais bien!

EUGÈNE.

Ce n'est pas à mon avantage!... Mais vous êtes trop injuste... Depuis trois ans, mon cœur est à vous!... et que de sacrifices ne vous ai-je pas faits?... mes goûts... mes habitudes, je les ai changés!... mes amis, je les ai blessés par mon abandon!... ma famille, je suis resté sourd à ses prières!... mon vieux père, il est mort loin de moi!... le monde, j'ai rompu sans retour avec lui, et pour vous, à cause de vous seule, il a fallu me créer une société factice!... Cette gaîté de caractère, dont s'amusaient autrefois mes compagnons de jeunesse, je ne l'ai plus... vous me l'avez arrachée comme le reste... Tout cela n'a pas encore suffi...

HENRIETTE.

Mais...

EUGÈNE.

Laissez-moi finir, Henriette!... Non, tout cela n'a pas suffi.. Vous avez voulu voyager, quitter la France... j'ai consenti... Ma mère était souffrante... je le savais... fils indigne, je suis parti sans l'embrasser!... Ainsi, famille, patrie, réputation, avenir... je vous ai tout donné.

HENRIETTE.

Eh bien! oui, tu as raison... tous ces sacrifices, je

ne les conteste pas, et mon cœur te les paie avec usure!... Oui, c'est pour te posséder entièrement, c'est pour être enfin maîtresse de toi, que j'ai su t'enlever à tout ce monde-là dont je suis jalouse... et je l'avoue... tu as été d'abord bon, aimable, charmant!... mais tout-à-coup quel changement! Quelle est votre manière d'être, je vous le demande? Vous évitez de sortir avec moi, de vous montrer en public avec moi... Et si, par hasard, à force d'instances, vous me faites la grâce de m'accorder votre bras, je vous vois soucieux, embarrassé .. vous semblez être au supplice .. vous voudriez rentrer sous terre! et pourquoi? Je ne le devine guère! Nous sommes ici inconnus, loin des vôtres... loin de votre mère, de votre sœur que vous chérissez tant, dont vous parlez tant!... Avant-hier encore, pour vous débarrasser de moi, vous m'envoyez au spectacle avec le vieux baron... Nous vous avons attendu toute la soirée, et vous n'avez pas daigné venir nous rejoindre... et je ne vous ai revu que le lendemain... Est-ce vrai, voyons? ai-je menti? car vous êtes là, vous ne répondez rien!... Ai-je tort de croire qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire?

EUGÈNE.

Que voulez-vous qu'il se passe?...

HENRIETTE.

Je ne sais... mais vous avez des secrets pour moi.... Votre diplomatie vous tourne-t-elle la tête?... est-ce de l'ambition?... ce serait bien ridicule!... Si plutôt mes soupçons!...

EUGÈNE.

Quels soupçons ?

HENRIETTE.

Quelque amour... peut-être...

EUGÈNE.

Vous ne le croyez pas... Moi, de l'amour pour une autre que pour vous !... je vous défie de le croire ! Eh ! d'ailleurs, le pourrais-je, bon Dieu ? Tous mes pas sont marqués d'avance, tous mes momens sont comptés !... Il faut vous dire où je vais, quand je reviendrai... Une heure de séparation vous est insupportable... et si je sors enfin... vous fixez avec une précision rigoureuse l'instant, la minute même de mon retour.

HENRIETTE.

Parce que je vous aime, ingrat !.. parce que loin de toi, ce n'est plus vivre !

EUGÈNE.

Mais moi, mon amie ... je ne regrette ni le monde, ni ses plaisirs, ni leurs tristes illusions qui ne m'ont jamais abusé ! seulement, je voudrais y renoncer de moi-même et librement... j'éprouverais plus de douceur à me retrouver près de vous, si la crainte de vos reproches ne se mêlait pas toujours au bonheur que je goûte en vous revoyant... Ah ! si les femmes savaient combien leurs cruelles méfiances nous irritent et nous blessent, nous autres hommes !... si vous saviez, Henriette, ce que vous perdez de pouvoir en voulant trop en gagner !.. Oui, j'en conviens, je me sens humilié, je m'indigne de moi-même !... Est-il un de

mes amis qui n'ait plus de liberté que moi? A Paris, rappelez-vous le colonel Clainville... et ici, Lindorf, Barinsky... je vous en fais juge... leurs femmes ont-elles votre exigence, votre intolérance?...

HENRIETTE.

Leurs femmes ont-elles mes inquiétudes, ont-elles sujet de les avoir? Elles sont mariées, elles!... elles ont un nom! elles portent publiquement celui de l'homme qu'elles aiment, qui s'est dévoué à elles...

EUGÈNE.

Ne vous ai-je pas consacré mon existence tout entière?

HENRIETTE, *à part.*

Il ne veut pas me comprendre.

EUGÈNE.

Mon Henriette, je t'aime, tu le sais bien! Tiens, dès que je vois dans tes yeux une expression de tristesse, tes désirs deviennent les miens!.. Tu le veux!.. eh bien! je reviendrai... je vais revenir.... Es-tu satisfaite?

HENRIETTE.

Oui, je suis satisfaite.

EUGÈNE.

Tu me pardonnes!... tu ne m'en veux plus!..

HENRIETTE.

Je ne vous en veux plus... je vous pardonne...

EUGÈNE.

Vous le dites d'un ton...

HENRIETTE.

Quel ton voulez-vous que je prenne? Faut-il rire,

éclater comme une folle ?.. vous me promettez d'être ici à déjeuner... j'attendrai... nous verrons...

EUGÈNE.

Soit... nous verrons! J'ai cédé et je n'y gagne rien !... Vous faites tout au monde pour irriter ma patience, pour me faire sortir de mon caractère... vous ne serez contente que lorsque je me serai donné des torts réels!... Eh bien, après tout, comme vous voudrez ! Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout pour vous apaiser... pour vous complaire... Je reviendrai, puisque je l'ai promis... mais soyez mieux... soyez meilleure pour moi, je vous en conjure, car je ne répondrais pas...

HENRIETTE.

Que feriez-vous donc ?..

EUGÈNE.

Ah !... c'est de la tyrannie ! c'est un enfer !...

HENRIETTE.

Vous avez parlé d'enfer... je crois ?...

EUGÈNE.

Oui... c'est un enfer !...

Il sort.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *seule.*

Quelle âme faible et timorée !... j'ai honte pour lui de l'empire qu'il m'a donné, et j'en suis la première victime... S'il savait vouloir quelque chose, je lui donnerais ma propre volonté... mais, non... son irrésolution échappe à tous mes soins.

SCÈNE VII.

HENRIETTE, ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE.

Madame... il y a là un monsieur...

HENRIETTE.

Un monsieur!... quel monsieur?

ALEXANDRINE.

Il m'a dit d'annoncer M. Alfred Darnay.

HENRIETTE, *à part.*

Alfred!... lui!...

ALEXANDRINE.

J'ai eu beau beau faire... il veut absolument voir Madame : et, comme Monsieur n'était pas encore parti, lorsqu'il est arrivé... je l'ai fait cacher dans le petit salon.

HENRIETTE.

Comment! vous l'avez fait cacher, Mademoiselle? qu'est-ce que cela signifie?

ALEXANDRINE.

Certainement, Madame... puisque Monsieur était ici... c'était toujours comme cela chez mon ancienne maîtresse.

HENRIETTE.

Mademoiselle, vous êtes une sotte!... sortez.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, ALFRED.

HENRIETTE.

Eh quoi! Monsieur... forcer ma porte... me compromettre...

ALFRED.

J'ai tort, Madame, j'ai grand tort, j'en conviens!.. mais, par grâce, un peu d'indulgence!... je ne puis rester... je le sais... cependant vous aurez la bonté de m'entendre!... vous que j'ai tant aimée, vous, belle Henriette, ma première passion... je vous retrouve à Vienne... au bout du monde... mes lettres vous protestent de mes regrets, de ma tendresse...

HENRIETTE.

Que me voulez-vous, Monsieur? je suis tranquille, heureuse... mon sort est fixé... par quelle fatalité venez-vous...

ALFRED.

Vous seriez mariée... quelle folie!

HENRIETTE.

Liée sans retour...

ALFRED.

Mais, vous n'êtes pas mariée... à la bonne heure!... Je vous ai connu trop de bon sens... et par quel enchaînement êtes-vous à Vienne, avec qui? Ne pouvons-nous donc causer, nous faire de mutuelles confidences? moi, je vous dirai pourquoi vous me voyez ici... vous ne le devineriez guère, je vous en réponds!..

vous ne savez pas!.. je ne suis plus mauvais sujet!... voyons, ma chère Henriette, un peu de confiance!... et d'abord, quel est ce noble et respectable allemand avec qui je vous ai aperçue au spectacle?

HENRIETTE.

Mais, Monsieur, on peut nous entendre, nous surprendre!... Alfred, je vous en supplie, retirez-vous; si on rentrait!... J'en appelle à votre délicatesse!... quels que soient vos anciens torts envers moi, il en est qu'un homme d'honneur ne se permet pas.

ALFRED.

Eh bien, oui : je comprends ce langage!.. mais, vous, soyez généreuse à votre tour : vous m'accorderez un moment de causerie...

HENRIETTE.

Pourquoi insister? pourquoi me forcer à dire ce que je veux, ce que je dois vous taire?... Est-il donc nécessaire de nous revoir? tout ne peut être pour nous que gêne et contrainte!... Oui, Alfred, votre vue me fait mal! éloignez-vous, je vous en supplie...

ALFRED.

Écoutez-moi, Henriette... vous me connaissez, vous savez si j'ai de la volonté, si je renonce aisément à ce qu'une fois j'ai résolu!... Eh bien! je veux une heure d'entretien avec vous, et je l'aurai! Soyez bonne, soyez confiante, et vous me trouverez tout discret, tout dévoué.

HENRIETTE.

Ainsi... c'est une menace?

ALFRED.

Non, ce n'est pas une menace; mais je ne mérite pas l'accueil que vous me faites!.. Quel diable, ma chère amie, on ne s'est pas adoré pendant six grandes semaines, sans trouver quelque charme à se rappeler ensemble le passé!... pour d'anciennes connaissances comme nous, les souvenirs... Vous êtes belle, plus belle que jamais! Ah! si je connaissais l'heureux mortel...

HENRIETTE.

Grand Dieu! que feriez-vous?

ALFRED.

Je ne sais... mais prenez-y garde, ma chère... Je ne suis pas méchant, et pourtant je me sens capable d'une méchanceté.

HENRIETTE.

Alfred, c'est une horreur!

ALFRED.

Voulez-vous me recevoir?

HENRIETTE.

Je désire en trouver la possibilité... le moyen!... quelque jour peut-être...

ALFRED.

Non, aujourd'hui... aujourd'hui même, si vous le voulez bien.

HENRIETTE.

Et bien, j'y réfléchirai...

ALFRED.

Ah! je vous retrouve enfin!

HENRIETTE.

Une voiture... Si on vous surprenait...

ALFRED.

Votre heure?

HENRIETTE.

Je ne puis encore vous l'indiquer : je vous écrirai...

ALFRED.

Vous avez mon adresse... hôtel de l'empereur romain... Dans la journée... le soir... je rentrerai vingt fois chez moi.

HENRIETTE.

Partez!.. mais non... il n'est plus temps.

ALFRED.

N'ayez donc aucune inquiétude... je sais vivre!..

HENRIETTE, *allant à la fenêtre.*

Oui... il vaut mieux rester... c'est mademoiselle Kerler...

ALFRED.

Mademoiselle Augusta Kerler, la chanteuse prussienne, si fameuse par sa belle voix, ses bons mots, son amour pour la noblesse.

HENRIETTE.

Oui... vous allez la voir... vous allez l'entendre... C'est elle qui s'est logée vis-à-vis le Palais-Impérial par opinion politique.

ALFRED.

Vous êtes liée avec elle?

HENRIETTE.

Que voulez-vous? En pays étranger, on prend ce qu'on trouve.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, ALFRED, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Ah! ma chère! ma très chère! j'ai cru que je n'arriverais jamais!.. Depuis ce matin, toute la cour s'est fait écrire chez moi... Les ducs, les grands seigneurs, les princes... c'est une procession!... pas même un moment pour me présenter au petit lever de la princesse Charlotte!.. Mais pardon!.. vous n'êtes pas seule!

ALFRED.

Qui pourrait s'étonner des hommages si mérités que l'on rend à mademoiselle Kerler?...

AUGUSTA.

M. le marquis.

ALFRED.

Je ne suis pas marquis, mademoiselle!

AUGUSTA.

M. le comte .. M. le duc... Est-ce que c'est un duc, ma chère?... je ne le connais pas... Vous ne me l'avez jamais présenté...

HENRIETTE.

M. Darnay...

AUGUSTA.

M. de Darnay...

HENRIETTE.

Un Français, pour quelques jours à Vienne!

AUGUSTA.

Certainement, les Français... très aimables, les Français !

ALFRED.

J'étais avant-hier au grand théâtre, Mademoiselle... Vous avez chanté avec un goût, une expression...

AUGUSTA.

Oui, ce n'était pas mal... Le public de Vienne commence à apprécier mon talent... Je suis plus contente de lui, il se forme... On n'est pas encore à la hauteur de Berlin; mais on y arrivera, et je réponds qu'avant un mois ce sera du délire ! J'ai déjà pour moi la noblesse, la famille impériale... l'empereur lui-même... J'ai reçu ses complimens.

HENRIETTE.

L'empereur vous a fait ses complimens?

AUGUSTA.

Il me les a envoyés par le chambellan de service.

ALFRED.

Le parterre s'était flatté d'obtenir de votre complaisance la répétition de la grande cavatine...

AUGUSTA.

Oh ! permettez, Monsieur. Je ne chante pas pour le parterre... Je ne suis pas là pour obéir aux caprices du premier venu, et je ne reconnais point la tyrannie du peuple... Ce que la cour ne demande pas, je le refuse... et, encore une fois, je ne chante jamais pour le parterre.

ALFRED.

Je n'exprimais que des regrets, Mademoiselle ! (*A*

Henriette.) Je vous répète, Madame, que je suis honteux d'être venu si matin...

AUGUSTA.

J'espère que madame de Saint-Brice voudra bien présenter Monsieur chez moi...

ALFRED.

Mademoiselle daignera m'excuser... n'ayant pas été présenté à la cour...

AUGUSTA.

Monsieur, ce que vous me dites là est fort joli!... C'est un compliment, car si ce n'était pas un compliment, ce serait une sottise. C'est un compliment fort gracieux.

ALFRED.

(*A Henriette*). Si vous avez la bonté de me le permettre, Madame, j'aurai l'honneur de venir prendre vos ordres avant mon départ pour Paris.

Il sort.

SCÈNE X.

HENRIETTE, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Il est fort bien, ce jeune homme... et maintenant je me rappelle...

HENRIETTE.

Vous vous rappelez...

AUGUSTA.

C'est lui qui est passé plusieurs fois devant notre loge!.. Effectivement, vous aviez... et vous avez en-

core l'air préoccupé... Est-ce un ami du comte de Rainville?

HENRIETTE.

Non... sans doute!.. non... Ils ne se connaissent pas... et vous m'obligerez...

AUGUSTA.

J'entends... je comprends... c'est...

HENRIETTE.

Mais, non... je vous assure...

AUGUSTA.

Des détours avec moi! Vous avez tort! Prenez-y garde, ma chère amie; vous êtes tendre, sensible, mais ce n'est pas en consultant son cœur, son sensible cœur, qu'on atteint le but que nous poursuivons l'une et l'autre... Le mariage, Henriette, le mariage, et rien qu'un bon mariage... Les grandes passions ne donnent pas le bonheur!.. Aussi, je suis heureuse, et vous me permettrez de me citer pour exemple... Vous me voyez reçue à la cour et honorée, j'ose m'en flatter, de l'amitié de la princesse Charlotte... Est-ce à mon seul talent que je dois ces priviléges? Non, c'est à mes principes, aux qualités essentielles que donne l'éducation!.. Je ne reçois que des étrangers décorés de plusieurs ordres., je ne vois que des femmes titrées et par conséquent irréprochables!.. Ces dames du théâtre... Dieu sait si je les connais : je joue avec elles; mais je ne leur parle pas... Qu'arrive-t-il? C'est que justice m'est rendue! Estimée, choyée, adorée, je suis à la veille de devenir baronne de Guttemberg.... et vous, Henriette, vous qui pouvez, qui devez être

comtesse de Rainville, vous l'oublieriez... et pour qui?.. pour un M. Darnay, fashionable inconnu qui n'est pas même marquis! Ah! je ne le souffrirai pas... Encore une fois, mon amie, le mariage, tout pour le mariage!.. C'est là le port après la tempête... c'est là que s'oublie le passé et que se fonde l'avenir... On est jeune, on fait des folies, c'est très bien .. mais arrive plus tard le besoin de la considération pulique!.. On a long-temps rêvé l'appui d'un homme... exempt de préjugés... On le rencontre... on prend son nom... On a une bonne maison... pas de famille... de la dignité... un peu de dévotion... quelques aumônes, et on arrive tout doucement à la vertu!..

Voyons, où en êtes-vous?... M'avez-vous tenu parole?.... et ce mot... mariage.... l'avez-vous enfin prononcé?

HENRIETTE.

Hélas! autrefois, c'est à lui qu'il était échappé dans un de ces premiers momens d'amour et d'épanchement qui ne se retrouvent plus... mais si je veux le lui rappeler... il ne me comprend pas, ou plutôt il ne veut pas me comprendre...

AUGUSTA.

Et voilà trois années?

HENRIETTE

Oui... plus de trois ans...

AUGUSTA

C'est bien cela!... après trois ans, mariage... ou séparation... c'est la règle.

HENRIETTE.

Il n'est plus le même! il m'évite en prétextant des

affaires... Aujourd'hui encore, il s'absente la journée tout entière.

AUGUSTA.

Et vous l'aurez questionné, grondé, tourmenté? Ma chère, le plus violent amour ne saurait résister aux coups que vous lui portez !... Ce pauvre jeune homme ! vous lui ferez prendre d'avance le mariage en aversion, à moins que vous ne veuillez qu'il vous épouse pour obtenir sa liberté; c'est un moyen tout comme un autre... Ces messieurs vont arriver. — Voulez-vous me laisser agir? Vous savez comme je lance un mot à propos... A déjeuner, une première attaque, bien adroite... et ce soir... chez moi... pendant le souper... nous enlèvons, vous, la couronne de comtesse, et moi, celle de baronne !

HENRIETTE.

Mais, vous-même, pardonnez mon indiscrétion, êtes-vous bien certaine que le baron de Guttemberg ?..

AUGUSTA.

Lui !...

HENRIETTE.

Jusqu'à présent, il ne paraît pas fort pressé...

AUGUSTA.

Devant vous, en public, il tient à garder une espèce de décorum... mais vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il est avec moi !... c'est de l'enthousiasme; de l'idolâtrie !

HENRIETTE.

Il faut qu'il soit fou de la musique.

AUGUSTA.

Et d'ailleurs, si ce cher ami élevait la moindre difficulté... je connais un moyen...

HENRIETTE.

Lequel?

AUGUSTA.

Il est ambitieux... La princesse Charlotte est dévote... elle a des scrupules... d'honorables scrupules... et on pourrait fort bien obliger le très humble diplomate à opter entre sa place et le contrat qu'exigent impérieusement les bonnes mœurs... vous comprenez... Tenez, Fœdora... qui chantait à Turin, c'est ainsi qu'elle a épousé le chevalier de Vecchi : elle s'est mariée par ordre du roi de Sardaigne... Avec le baron, nous n'en viendrons pas là, et mes précautions sont si bien prises...

HENRIETTE.

Quelles précautions?

AUGUSTA.

Apprenez donc que le desservant des Augustins m'est tout dévoué...

HENRIETTE.

Le desservant de l'église des Augustins...

AUGUSTA.

Homme vertueux, devant qui l'inégalité des rangs n'est rien... vénérable ecclésiastique qui, par charité chrétienne et pour cinquante ducats, marierait, sans hésiter, un[illegible]tse et un archiduc... j'ai sa parole... son petit [illegible]ain est à mes ordres... et à toute heure du jour ou de la nuit, si j'arrache enfin ce con-

sentement si désiré... demain, par exemple, après *Otella*... nous sortons tous les quatre... à pied, sans livrée... le desservant et le ciel reçoivent nos sermens... nous rentrons en silence... et la morale publique est satisfaite!

SCÈNE XI.

HENRIETTE, AUGUSTA, GUTTEMBERG, EUGÈNE.

AUGUSTA.

Arrivez... arrivez donc, baron Tristan de Guttemberg!... Bonjour, comte Eugène de Rainville.

HENRIETTE, *à Eugène*.

Eh bien!.. cet enfer, vous y revenez donc!..

EUGÈNE.

Ma chère Henriette, oublions le passé.

HENRIETTE.

A vous en croire, vous êtes si malheureux!..

EUGÈNE.

Oh! non, non...

LE BARON, *offrant des bouquets*.

Mesdames, voulez-vous bien permettre...

HENRIETTE.

Les fleurs les plus nouvelles!

AUGUSTA, *à Guttemberg*.

C'est fort aimable, et vous avez bien fait, car j'allais vous gronder...

GUTTEMBERG.

J'arrive un peu tard, il est vrai; mais vous m'excuserez. J'ai couru tout Vienne depuis ce matin.

HENRIETTE.

Des conférences diplomatiques de si bonne heure?

GUTTEMBERG.

Il s'agissait d'affaires autrement importantes! J'ai vu le surintendant, le directeur, le chef d'orchestre, le régisseur... et le réglement à la main... que voilà... j'aurais bien pu ne pas le prendre, car je le sais par cœur... je leur ai prouvé qu'aux termes de notre engagement, article 17, nous ne devons chanter que deux fois par semaine!... qu'il y prenne garde, M. le directeur du grand théâtre... je parlerai de lui à M. de Metternich, et je le ferai destituer.

HENRIETTE.

Bravo, M. le baron!.. voilà comme le ministre en Danemarck doit dignement représenter sa majesté impériale.

GUTTEMBERG.

Plaisantez... mais j'ai gagné mon procès : le régisseur s'est mis de mon parti, et je vous annonce, Madame, que nos feux seront doublés à dater du mois prochain. Qu'en dites-vous, ma toute belle?

AUGUSTA.

Service pour service, mon cher baron... hier soir au souper...

HENRIETTE.

Vous avez soupé à la cour, et vous ne me le disiez pas?

AUGUSTA.

J'allais souper, après le concert... il ne tenait qu'à moi... lorsque la princesse Charlotte est venue au

piano... elle est si gracieuse pour moi cette chère princesse!.. elle me traite d'égale à égale... Vous savez, m'a-t-elle dit, il y a beaucoup de monde... on attend l'archiduc Léopold... je crois que vous ne devez pas vous mettre à table...Certainement, ai-je répondu, je n'y pensais pas... je ne dois pas me mettre à table... ce ne serait pas décent. Alors, cette excellente princesse m'a pris la main... m'a reconduite jusqu'à la porte du vestibule... je me suis retirée toute émue des bontés de son altesse... Et pendant que chacun s'empressait à servir ces dames... dans une allée du jardin, j'ai profité de l'occasion pour vous raccommoder avec l'ambassadeur de Prusse.

GUTTEMBERG.

Ah! c'est trop de bonté!

EUGÈNE.

Mesdames, le déjeuner est servi!

HENRIETTE.

Bon Dieu! quelle impatience! craignez-vous de ne pas nous quitter assez tôt?..

AUGUSTA.

Allons... n'allez-vous pas lui faire une scène? Comte Eugène de Rainville, je ne veux pas qu'on vous tourmente! il faut bien un peu de liberté quand on est destiné à passer sa vie ensemble... n'est-il pas vrai, baron...

GUTTEMBERG.

Sans doute, et en sortant de table, je vous demanderai moi-même la permission...

AUGUSTA.

Vous nous quitterez aussi? cela ne se peut pas... cela ne sera pas...

GUTTEMBERG.

Pardonnez-moi, chère ange!.. cela sera!.. un rendez-vous imprévu...

AUGUSTA.

Et chez qui donc? je veux le savoir!

GUTTEMBERG.

Chère ange! vous ne le saurez pas... car je ne le sais pas moi-même.

AUGUSTA.

A la bonne heure!

GUTTEMBERG, *à part.*

Elle est charmante!

HENRIETTE.

A table, donc; puisque ces Messieurs sont si pressés!

AUGUSTA.

Ils reviendront, ma chère; ils savent bien que le bonheur est près de nous! des talens, de la fortune, un attachement éprouvé!.. que nous manque-t-il encore? Voyez... deux couples charmans... et quand on pense...

EUGÈNE, *offrant son bras.*

Si vous daignez permettre...

AUGUSTA.

Pas du tout: entre nous point de cérémonie!.. Baron, votre bras!.. et vous, M. de Rainville, le vôtre à votre femme.

FIN DU PREMIER ACTE.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, Monsieur, sa malheureuse mère! mais comment vous parler de lui sans vous parler de vous-même? Il faut vraiment pour que j'ose me permettre... mon Dieu, Monsieur, si vous ne prenez pas pitié de moi, si vous ne venez pas à mon aide...

GUTTEMBERG.

Je m'en garderai bien, Madame; j'ai pour principe de ménager mes plaisirs, et je suis d'une curiosité qui sait prendre patience!.. D'ailleurs, vous allez sans doute me faire un peu la leçon... me dire très délicatement quelques bonnes vérités... La vérité, je ne suis accoutumé ni à l'entendre, ni à la dire... et je n'aurai jamais passé une matinée plus agréable.

MADAME DE RAINVILLE.

Ce ton de bonté m'encourage; je n'hésite plus à vous ouvrir mon cœur! Oui, Monsieur, c'est une mère, une mère au désespoir qui vous demande conseil, appui, protection... et vous supplie de vous unir à elle pour rompre une liaison qui fait le malheur de sa vie.

GUTTEMBERG.

J'entends... c'est une trahison que vous me faites l'honneur de me proposer, une belle et bonne trahison.

MADAME DE RAINVILLE.

Monsieur...

GUTTEMBERG.

Rassurez-vous, je sais ce que c'est! En ma qualité de diplomate, ce n'est pas la première fois qu'on me

fait de pareilles avances! J'ai même contracté l'habitude de me fâcher d'abord bien fort! Je suis d'une susceptibilité... terrible dans le premier moment, mais ensuite, lorsqu'on m'a fait comprendre d'une manière adroite, bien adroite, par exemple... que l'on daigne mettre un prix à mes services, alors mon orgueil s'apaise, ma délicatesse s'humanise, et... et... voyons, Madame... j'attends.

MADAME DE RAINVILLE.

Puisque vous me laissez lire dans votre âme intéressée, je vois quel est le prix que vous demandez à ma reconnaissance. Eh bien! Monsieur... (*Ils se lèvent.*) une confiance sans bornes, une amitié inaltérable, l'affection de toute une famille... voilà mes offres; sont-elles dignes de vous?

GUTTEMBERG.

Oui, Madame, elles sont dignes de moi, je les accepte, et vous prie d'agréer en retour le dévoûment le plus complet, le plus absolu!.. et d'abord, puisque j'ai l'honneur d'être votre allié, je veux que vous sachiez bien qui je suis, que vous me connaissiez à fond... et je commence par me défendre contre les préventions défavorables qu'a pu vous donner cette espèce de partie carrée dont je conviens en toute humilité que vous avez juste droit de vous plaindre.

Vous pensez sans doute que le baron de Guttemberg est un de ces vieux fous qui s'abusent sur leur pauvre mérite, et se croient tendrement aimés des femmes dont ils entretiennent les dissipations? Non, Madame,

ce n'est pas cela du tout. Et puisque, pour premier châtiment de mes péchés, me voilà forcément amené à vous en faire aujourd'hui la honteuse confession, à vous, d'un caractère si noble et si respectable, je ne vous cacherai pas ce que je me garde bien d'avouer à ces sottes beautés qui me prennent pour leur dupe, et qui sont tout bonnement les miennes! Il est de règle que le corps diplomatique doit avoir des hôtels, des livrées, des équipages de chasse, des maîtresses au théâtre....tout ce qui constitue le luxe... C'est de mise, c'est de costume! Il m'a par conséquent fallu céder tout comme un autre aux usages de la chancellerie; je ne me suis pas trop fait prier, et dès mon début dans la carrière, j'ai été bien vite au courant... mais je n'ai pas entendu pour cela vendre ma liberté... je ne vais que jusqu'où je veux aller! On croit me dominer, quand, sans le laisser paraître, c'est moi qui domine! Mes affections et mes prodigalités sont raisonnées... et pour tout dire en un mot, dans ces liaisons créées par le désœuvrement et soutenues par la vanité, je ne m'attache pas... je ne me ruine pas... je n'aime guère... et je n'épouse jamais! Vous voyez donc bien, Madame, que mon exemple est sans danger pour monsieur votre fils.

MADAME DE RAINVILLE.

Ah! Monsieur, il avait fait longtemps toute ma joie et tout l'orgueil de son père! Esprit, talens, cœur bien placé, idées généreuses, il comblait nos vœux et méritait notre amour! Cette femme avait de la célébrité à Paris. Elle jetait je ne sais quel éclat, et deux

mon aveugle tendresse, je n'appris pas sans une sorte de vanité qu'Eugène avait fait sa trop brillante conquête! Je me plaisais à l'en féliciter indirectement, et vous avoûrai-je toutes mes faiblesses... je fis plus... j'eus la curiosité de la voir! Elle ne me connaît pas, mais moi je l'ai vue!.. A leur insu, du fond d'une loge obscure, je les admirais l'un près de l'autre, je me sentais fière pour mon fils de tant de grâces, de charmes et d'élégance; et, de loin, coupable mère que j'étais, je partageais presque l'affection qu'il avait pour elle! Mais, depuis, Monsieur, quel retour, lorsque je vis se changer en attachement sérieux ce que je ne croyais qu'un goût passager! Que d'efforts n'avons-nous pas tentés pour y mettre un terme! Ils n'ont fait qu'accroître l'ambition de cette femme! M. de Rainville a été la trouver, la supplier, lui redemander son fils... Comme elle l'a reçu... Quel calcul... que de sang-froid! Quelle hypocrisie! Elle l'assurait de ses respects, et elle nous plongeait dans le deuil! Elle nous tuait..... M. de Rainville en est mort .... oui, Monsieur, mort de douleur! Vainement, j'ai pris avec Eugène, avec moi-même l'engagement de cesser toute démarche, toute poursuite... cette résolution était au-dessus de mes forces! Vainement, j'ai voulu me donner un autre fils en mariant ma fille à un jeune homme de l'âge de mon Eugène... rien... Monsieur, rien ne peut remplacer cet enfant, source de tant de chagrins et de larmes!.. Aussi, ce sera une lutte éternelle entre cette créature et moi... Mon mari ne la détestait pas comme je la déteste moi-même; il faut être femme et mère

pour comprendre toute ma haine! Je veux lui arracher mon fils, je veux l'avoir à moi, tout entier, comme je l'avais autrefois! Mais, que je ne vous cache rien; déjà, je reprends quelque espoir... il a su que j'étais à Vienne... il est revenu près de moi... je le vois presque tous les jours! Hier, il m'a écrit... sa lettre est tendre, affectueuse... depuis quinze mois, c'est la première!.. je l'ai là sur mon cœnr... elle ne me quitte pas!.. Ah! Monsieur, confirmez mes espérances!.. Nous parviendrons à rompre cette liaison, n'est-il pas vrai? Dites-le moi, je vous en conjure; dites-moi que je retrouverai mon fils!

GUTTEMBERG.

Je vous admire, Madame! Vous m'apprenez tout ce qu'il y a d'amour dans le cœur d'une mère... et moi, homme d'état... me voilà presque attendri! Dieu me le pardonne, et M. de Metternich aussi! — Le mal est grand sans doute, mais je ne le crois pas sans remède!

MADAME DE RAINVILLE.

Ils ne sont pas mariés?

GUTTEMBERG.

Non, mais on veut, on prétend, on espère l'épouser, rien n'est plus certain... et j'ajouterai même que c'est également un mari que mademoiselle Augusta Kerler, première cantatrice du grand théâtre, veut faire de votre très humble serviteur le baron Amédée Tristan de Guttemberg, ministre plénipotentiaire de sa majesté impériale et royale en Danemarck.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous m'effrayez!..

GUTTEMBERG.

Pas pour moi, je pense! Il n'y a pas le moindre danger; à la première réticence un peu équivoque, je plante là cette chère mademoiselle Augusta Kerler, et le tout sans explications, sans larmes, sans reproches! Je suis un peu brutal dans mes ruptures... j'ai la poitrine délicate, et les scènes dramatiques ne me valent rien! Un congé en bonnes formes, des égards... et pas de pension! je n'en fais pas; c'est un abus. Voilà pour mon compte. Maintenant, occupons-nous de monsieur votre fils! Là, il y a vraiment péril, car avec son soi-disant esprit d'indépendance, M. de Rainville est l'homme le moins indépendant que je connaisse; il est pour elle d'une soumission!.. D'un autre côté, tous les préliminaires d'usage ont déjà eu lieu; colère, scènes de famille, rien n'a manqué. Toutes réflexions faites, tout bien considéré, vous n'avez qu'un seul parti à prendre.

MADAME DE RAINVILLE.

Lequel?

GUTTEMBERG.

Mettre la main sur le jeune homme.

MADAME DE RAINVILLE.

Que dites-vous?

GUTTEMBERG.

Le jeter dans une berline; à ses côtés, deux grands pandours bien robustes, bien impassibles... un piquet

de hulans pour escorte, et trois ou quatre cents lieues de distance entre lui et sa maîtresse.

MADAME DE RAINVILLE.

Attenter à sa liberté... jamais, Monsieur, jamais !

GUTTEMBERG.

Autre moyen ! faire arrêter la donzelle et l'enfermer dans une prison d'État... la forteresse d'Olmutz... le Spielberg...

MADAME DE RAINVILLE.

Vous oseriez?..

GUTTEMBERG.

Je ne dis pas que la mesure soit très légale, très constitutionnelle, comme vous dites à Paris !.. mais ici, dans notre bon pays d'Autriche, nous n'y regardons pas de si près !.. un mot à M. de Metternich, et l'expédition se met en marche !.. Voyez, Madame... décidez-vous ! quant à moi, je n'aurais pas le moindre scrupule, et si le ciel me donnait un fils qui s'avisât d'avoir des maîtresses...

MADAME DE RAINVILLE.

Est-il nécessaire de nous porter à de telles extrémités?

GUTTEMBERG.

C'est un coup-d'état, j'en conviens; et vous autres Français, vous ne les aimez guère; de plus, je sais fort bien qu'en cherchant à séparer deux amans, il n'est pas rare qu'on les rattache plus que jamais l'un à l'autre...

SCÈNE III.

MADAME DE RAINVILLE, GUTTEMBERG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

La voiture de M. le comte de Rainville entre dans la cour.

MADAME DE RAINVILLE.

Je suis forcée de prier votre excellence...

GUTTEMBERG.

Sans être convenus...

MADAME DE RAINVILLE.

J'ai d'autres projets... trop vagues encore pour que je puisse vous les confier, mais je vais voir mon fils, l'interroger, éclaircir quelques doutes... D'ailleurs, je dois passer la journée chez lui, et si le hasard vous y conduisait...

GUTTEMBERG.

Le hasard! oui, Madame, le hasard ne manquera pas de m'y conduire.

MADAME DE RAINVILLE.

Je trouverai plus de force en me sentant près de vous.

GUTTEMBERG.

Et moi, je serai tout fier du rôle que je vais jouer! ramener au bercail la brebis égarée... C'est une douce expiation de mes fautes passées! Au revoir, Madame... vous pouvez compter sur moi! J'ai passé à l'ennemi; notre traité est conclu, traité secret, mais offensif et défensif, et nous le tiendrons, celui-là! Ah! Madame

Saint-Brice, c'est à moi que vous aurez affaire! un ordre du directeur de la police, et fouette cocher. Mais j'y pense, si mademoiselle Augusta Kerler se permettait quelque incartade, rien n'empêche de la faire arrêter aussi par-dessus le marché? ce sera vraiment tout bénéfice.

Il sort.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, MADAME DE RAINVILLE.

EUGÈNE.

Eh bien! ma mère, vous n'avez donc pas refusé mon invitation?

MADAME DE RAINVILLE.

Je m'y rendrai, mon ami; je m'y rendrai avec grand plaisir! votre lettre, Eugène, m'a fait beaucoup de bien, j'éprouve le besoin de vous le dire...

EUGÈNE.

Et moi, ma mère, j'éprouve un désir auquel il me serait si doux de céder! Autrefois, jamais je n'arrivais chez vous, sans que ma tendresse...

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, alors, tu embrassais ta mère!

EUGÈNE.

Eh bien, ma bonne mère, permettez que je vous embrasse!

MADAME DE RAINVILLE.

Mon ami, mon fils, mon Eugène! tu m'aimes donc toujours?

EUGÈNE.

Avez-vous pu en douter?

MADAME DE RAINVILLE.

Non, non. Tu es bon, je le sais! Pourquoi faut-il... pardon, mon ami, pardon; je tiendrai ma promesse! Tu me donnes ta journée tout entière, n'est-ce pas? Je veux jouir pleinement du bonheur d'être avec toi, chez toi.

EUGÈNE.

Et moi, que je vais me trouver heureux d'être près de vous, de ma sœur!... Et cette belle personne, cette jeune Claire qui ne vous quitte plus? Depuis quelques jours, je l'observe, je l'étudie... Sa conversation est pleine de décence, de raison... Je n'ai jamais vu de figure plus noble, une physionomie qui réunît à la fois tant de modestie et de grâces! Il est difficile de ne pas lui porter une estime, un bien vif intérêt...

MADAME DE RAINVILLE.

Ah! tu trouves...

EUGÈNE.

Dites-moi, ma mère; elle paraît avoir eu de grands malheurs!

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, mon ami, de grands malheurs!

EUGÈNE.

Quelle émotion! Vous vous détournez. Je vois des larmes dans vos yeux. Je ne voudrais pas être indiscret... Mais cet attachement qu'une étrangère vous inspire...

MADAME DE RAINVILLE.

M. Préval était un des premiers négocians de Bordeaux... Ce ne sont pas des reproches que je vais te faire, mon Eugène; cependant, tu m'interroges, je dois te répondre.

EUGÈNE.

Je ne vous comprends pas!.. Quel rapport peut exister...

MADAME DE RAINVILLE.

A l'âge où les passions ne sont plus excusables, M. Préval forma une liaison qui jeta le désordre dans sa fortune; un vice en fait naître un autre... le jeu, l'agiotage, furent impuissans contre l'avidité de la femme qui le maîtrisait... Placé entre l'opprobre et la mort, le père de famille a préféré la mort.

EUGÈNE.

Il s'est tué?

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, il s'est tué, et sa fille est restée seule, dépouillée de ses biens! Cette orpheline, c'est Claire Préval... et voilà la cause de ses malheurs.

EUGÈNE.

Ah!.. c'est là la cause...

MADAME DE RAINVILLE.

Claire pleure son père... Eugène, et je donne des larmes au vôtre! Je ne vous le cache pas... c'est d'elle que me viennent toutes mes bonnes inspirations! Je doutais de votre cœur, j'allais marier votre sœur,

sans vous consulter peut-être... Claire a pris votre défense.

EUGÈNE.

Quoi... c'est elle...

MADAME DE RAINVILLE.

Elle ne vous connaissait pas, mais je lui avais si souvent parlé de mon fils! Me voyant bien malheureuse, elle a osé me répondre de vous, m'a conseillé de partir, de vous rejoindre en Allemagne... Enfin, je lui dois la douceur de vous voir, mon ami... c'est vous dire qu'elle m'est devenue plus chère encore.

EUGÈNE.

Ah! puisqu'elle plaide si bien pour moi, elle a double titre à ma gratitude... à mon amitié.

SCÈNE V.

ALFRED, EUGÈNE, MADAME DE RAINVILLE.

UN DOMESTIQUE *annonçant.*

M. Darnay...

MADAME DE RAINVILLE.

Vous me surprenez agréablement, M. Alfred; je croyais ne vous voir que chez mon fils.

ALFRED.

Je sors de chez M. de Rainville, et ne l'ayant pas trouvé, je viens ici pour lui demander pardon de ne pouvoir me rendre à son invitation.

EUGÈNE.

Comment, vous refusez?

ALFRED.

Un de mes amis, Paul d'Harcourt, arrive de Paris porteur de dépêches pour notre ambassadeur; il repart ce soir même... et m'a fait prier de ne pas sortir de la journée; il doit me donner des nouvelles de mon ancien tuteur, et j'ai pensé que ce motif... le seul qui puisse me servir d'excuse...

EUGÈNE.

Je regrette vivement, Monsieur, de voir s'échapper l'occasion de passer une bonne journée près de vous; ces regrets sont d'autant plus sincères que je désirais... et voilà déjà long-temps... je désirais causer, causer à cœur ouvert avec mon futur beau-frère, et même, si ma mère voulait le permettre...

MADAME DE RAINVILLE.

Je ne suis pas de trop?

EUGÈNE.

Non, sans doute! car si je m'estime heureux de témoigner à M. Darnay combien son alliance est flatteuse pour nous, je ne crains pas de lui avouer devant ma mère que je suis effrayé, si j'ose m'exprimer ainsi, oui, effrayé de ses qualités! Vous êtes jeune, Monsieur, aimable, brillant, appelé à tous les genres de succès. Mais... pardon...

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, il faut l'avouer, vous ne me paraissez pas bien mûr pour le mariage.

ALFRED, *à part.*

Est-ce que ma visite de ce matin... (*Haut.*) Comment donc?

MADAME DE RAINVILLE.

Ne vous alarmez pas, mon ami!... Cependant, il me semble que, depuis quelques jours, vous ne vous occupez plus de Marie aussi exclusivement; je vous trouve distrait... et...

ALFRED.

Eh bien! soit, ma chère belle-mère! Cette explication, je ne l'ai pas provoquée, mais elle me plaît, je m'en félicite... et du fond de l'âme, je remercie M. de Rainville d'une franchise que la mienne va sur-le-champ justifier! Je suis à peine connu de vous, M. Eugène... Tout entier à vos études sérieuses, à vos voyages scientifiques...

EUGÈNE.

Scientifiques?

ALFRED.

Oh! madame votre mère m'a dit toute votre studieuse persévérance...

EUGÈNE, *bas.*

Que vous êtes excellente!

ALFRED.

Je vous en fais juge, M. de Rainville; est-il une position plus embarrassante que celle d'un homme qui fait ce qu'on est convenu d'appeler sa cour! On veut qu'il plaise, qu'il aime, et on lui interdit tous les moyens de plaire et d'aimer. Me voyez-vous depuis

trois grands mois soumis à l'examen, à l'inquisition de ces dames? On commente tous mes gestes, on interprète mes paroles et même mon silence. Si, par hasard, je me permets un mot quelque peu tendre, si je m'avise d'effleurer la main de mademoiselle Marie, tout aussitôt madame de Rainville me lance son foudroyant regard de maman! Si, au contraire, je me conforme à ses pudiques intentions, on m'accuse de distraction, de froideur. Il faut pourtant savoir à quoi s'en tenir... Voulez-vous que je lui tourne la tête, que je me fasse adorer? ouvrez-moi le champ libre, et vous verrez!..

EUGÈNE.

Certainement, vous êtes assez aimable pour réussir.

ALFRED.

Qu'est-ce que tout cela prouve? qu'il faut nous marier au plus vite, et qu'une fois bien convenu, un mariage ne doit jamais traîner en longueur; car enfin j'ai terminé toutes mes folies... et je ferai un excellent mari, comme il arrive toujours... Mais, avant la cérémonie, s'il me survenait quelque retour de jeunesse, et si j'allais m'éprendre à Vienne de je ne sais quelle passion...

MADAME DE RAINVILLE.

Alfred, vous plaisantez...

ALFRED.

C'est une plaisanterie, ce ne peut être qu'une plaisanterie.. Mais, je le répète, mariez-nous... abrégeons tous les délais, et mariez-nous! Si nous partions tous pour Paris, en famille... Qu'en dites-vous, M. de Rainville?

EUGÈNE.

Je serais presque tenté...

MADAME DE RAINVILLE.

Quoi... tu consentirais...

EUGÈNE.

Pourquoi pas?... Je sens que je dois vous suivre, ne plus vous quitter.

ALFRED.

Et vous ferez à merveille! La France, M. de Rainville, notre belle France, et de bons parens dont la tendre affection... Vous en avez, vous! Moi, j'ai perdu les miens... je suis obligé de me créer une nouvelle famille! La vôtre vous entoure, elle vous chérit...

EUGÈNE.

Vous êtes un brave jeune homme!

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, tu reviendras avec nous... Alfred, vous me portez bonheur!

ALFRED.

Et qui sait?... peut être aussi un mariage pour vous! Nous avons ici une demoiselle Claire...

MADAME DE RAINVILLE.

Comment?

EUGÈNE.

Que dites-vous?

ALFRED.

Je ne dis rien, mais, nous autres vieux roués, nous qui avons beaucoup exercé, nous avons un coup-d'œil d'aigle qui se trompe rarement!

SCÈNE VI.

ALFRED, EUGÈNE, MARIE, MADAME DE RAINVILLE, CLAIRE.

MARIE.

Ah ! te voilà, mon frère ! que je t'embrasse... et de tout cœur !

EUGÈNE.

Bonne petite Marie ! (*A Claire.*) Mademoiselle !

MARIE.

Je suis si contente, si heureuse de passer toute une journée avec toi.

MADAME DE RAINVILLE.

Marie, vous n'avez point salué M. Darnay.

MARIE.

Ah ! vous avez raison... Mais que voulez-vous ?... c'est tout naturel ! M. Darnay, je le vois tous les jours... tandis que, Eugène, c'est vraiment une rareté... et puis, M. Alfred est de la partie...

ALFRED.

Je me vois, bien à regret, privé de ce plaisir par une affaire importante.

MARIE.

Une affaire importante... oh ! que vous me faites plaisir ! Je n'avais pas encore osé vous le dire, mais je déteste les hommes qui n'ont pas d'occupations... ils sont toujours là près de vous... et c'est insuppor-

table! Il faut qu'un homme ait un état : c'est ce que répétait sans cesse mon pauvre père. Tu t'en souviens, Eugène... et lorsque tu auras terminé ton long voyage qui ne finit pas, j'espère bien que tu entreras au conseil-d'état, comme il le désirait. C'est ton avis... n'est-ce pas, maman?

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, ma fille!

MARIE.

C'est aussi celui de Claire, elle me le disait ce matin.

CLAIRE.

Tout ce qui peut rapprocher M. de Rainville de sa famille...

MARIE.

Allons, ne t'en défends pas, tu m'en parles tous les jours! Ah! ça, Eugène, tu viens nous chercher? Il serait encore de trop bonne heure pour maman, mais, Claire et moi, nous serons bientôt prêtes. Qu'il me tarde d'être chez toi, pour tout voir, tout examiner! On dit que tu as de si jolies choses; prends-y garde! les livres, les fusils de chasse, les gravures, rien ne m'échappera, je mettrai tout en désarroi.

ALFRED, *à part.*

Elle est d'une naïveté, d'une candeur...

MARIE.

Puisque monsieur Alfred ne vient pas avec nous, je lui demanderai la permission de le renvoyer... et tout-à-l'heure, nous partons.

ALFRED.

Croyez..... Mademoiselle, à tous mes sincères regrets.

MARIE.

Oh ! je ne vous en veux pas ! mais nous vous verrons demain ! Allons, sans rancune, et donnez-moi la main !... Claire, viens-tu m'aider ?

MADAME DE RAINVILLE.

J'y vais moi-même, et je reconduirai M. Darnay.

MARIE.

C'est cela... et toi, Claire, tu tiendras compagnie à mon frère.

ALFRED.

Si vous voulez bien me le permettre, Monsieur, j'irai demain matin vous renouveler mes excuses.

EUGÈNE.

Je vous attendrai avec plaisir.

ALFRED, *à part.*

C'est mal, j'en conviens... mais c'est pour couronner ma vie de garçon, et après le mariage, je serai d'une fidélité à toute épreuve !

SCÈNE VII.

EUGÈNE, CLAIRE *est assise et travaille à une broderie.*

EUGÈNE.

Jusqu'à ce moment, Mademoiselle, j'avais ignoré toutes les obligations dont je vous suis redevable.

CLAIRE.

Des obligations? à moi, Monsieur?

EUGÈNE.

Ma mère vient de m'apprendre qu'elle n'avait pas de secrets pour vous, que je n'étais pas resté loin d'elle sans appui, sans défenseur! Eh quoi! Frappé des dénigremens du monde, de l'abandon de tous mes amis... une seule voix s'est élevée en ma faveur, et cette voix, c'est la vôtre? Vous ne m'aviez jamais vu; pour vous, j'étais un étranger... toutes les apparences déposaient contre moi... et cependant, vous avez embrassé ma cause, vous m'avez conservé la tendresse de ma mère... vous êtes parvenue peut-être à éloigner de la pensée de ma sœur jusqu'au soupçon de mes torts... Ah! Mademoiselle, que de générosité, et comment vous exprimer toute ma reconnaissance?

CLAIRE, *se levant.*

L'indulgence de madame de Rainville me prête un mérite que je n'ai pas... Votre meilleur appui, Monsieur... c'est le cœur de votre mère.

EUGÈNE.

Ah! ne vous en défendez pas!

CLAIRE.

Pardon, Monsieur!

EUGÈNE.

Encore un moment, de grâce, et souffrez quelques questions. Ma bonne mère fait de vains efforts pour me cacher les larmes que je vois dans ses yeux... elle est donc bien malheureuse?

CLAIRE.

Elle vous aime tant! tous ses vœux, toutes ses affections, se sont réunis sur vous; et s'il m'était permis de vous dire tout ce que je pense?

EUGÈNE.

Parlez, Mademoiselle, parlez... de vous je puis tout entendre; absent, vous m'avez défendu... présent, vos reproches ne peuvent me blesser.

CLAIRE.

Eh bien, Monsieur, vous avez été cruel! rompre toutes relations avec sa famille, la fuir, l'abandonner!

EUGÈNE.

Continuez, ne m'épargnez pas... mais sachez qu'en fuyant les miens, je n'ai jamais pu perdre leur souvenir! plus j'ai affecté l'indépendance, plus la nature a recouvré ses droits, et m'a rendu présente la mémoire des liens sacrés que j'avais rompus.

CLAIRE.

Maintenant, votre mère est près de vous!...

EUGÈNE.

Oh! je n'en doute plus... il est un bien-être de famille que rien ne peut remplacer! j'éprouve le besoin de rencontrer une âme tendre, aimante, vraiment aimante, qui comprenne toute ma douleur, qui lui réponde et la console. Oui, excusez-moi, ne m'en veuillez pas... je ne sais si les vœux que j'ai la témérité de former ne sont point une offense! mais il me faut un être qui sache lire dans mon cœur, démêler les senti-

mens confus qui le partagent, et me ramener aux devoirs que me prescrit l'honneur! et celle de qui j'attends le terme de tant de maux et d'incertitude, cet être pur et charmant... Mademoiselle... ce serait vous.

CLAIRE.

Monsieur, que dites-vous?

EUGÈNE.

Ah! ne me repoussez pas... soyez pour moi une amie, une sœur.

CLAIRE.

Madame de Rainville!

SCÈNE VIII.

MADAME DE RAINVILLE, EUGÈNE, CLAIRE.

MADAME DE RAINVILLE.

Eugène, votre sœur réclame vos conseils pour une affaire de la plus haute importance! il s'agit de la ceinture qu'elle doit choisir, et comme c'est à vous qu'elle veut plaire, vous pouvez seul la tirer d'embarras.

EUGÈNE.

Je me rends à ses désirs... et nous partons. Mademoiselle vient avec nous, n'est-ce pas, ma mère?

MADAME DE RAINVILLE.

Ne l'as-tu pas invitée?

EUGÈNE.

Que je suis heureux de cette journée ! elle commence pour moi sous de si doux auspices.

MADAME DE RAINVILLE.

Et pour moi, mon ami? Claire, voilà ce que vous m'aviez prédit: je le presse dans mes bras.

EUGÈNE.

Sans adieu, ma mère? sans adieu, Mademoiselle? (*A part.*) Ah ! c'est là qu'il faut revenir... et c'est là que je reviendrai.

SCÈNE IX.

MADAME DE RAINVILLE, CLAIRE.

MADAME DE RAINVILLE.

Et vous, Claire, êtes-vous prête?

CLAIRE.

Je ne sais, Madame... je ne me sens pas bien !

MADAME DE RAINVILLE.

Qu'avez-vous, mon enfant?

CLAIRE.

Oh ! ce n'est rien, mais si vous voulez le permettre, je vous attendrai, je ne partirai qu'avec vous?

MADAME DE RAINVILLE.

Claire, vous êtes émue ! lorsque je suis entrée, Eugène m'a paru agité ! ne suis-je plus digne de votre confiance, et n'avez-vous rien à me dire?

CLAIRE.

Ah ! Madame, je suis bien malheureuse !

MADAME DE RAINVILLE.

Voyons, parlez.

CLAIRE.

Il faut que je m'éloigne, que je me sépare de vous! Me séparer de vous, grand Dieu! vous, ma bienfaitrice, ma seconde mère! mais je le veux... c'est un devoir.

MADAME DE RAINVILLE.

Expliquez-vous.

CLAIRE.

Eh bien, oui, je parlerai! je serais indigne de vos bontés, si je me taisais plus long-temps... votre fils, Monsieur Eugène...

MADAME DE RAINVILLE.

Achevez!

CLAIRE.

Je crains, oui, Madame, je crains qu'il n'aît de l'amour pour moi.

MADAME DE RAINVILLE.

De l'amour pour toi! tu le crains..., et moi, je l'espère, je le désire!

CLAIRE.

Qu'entends-je?

MADAME DE RAINVILLE.

Réponds, réponds bien vite, ne t'abuses-tu pas, ne m'abusé-je pas moi-même? car, déjà mes soupçons... Ah! s'il était vrai... voyons, parle... n'es-tu sûre... te l'a-t-il dit?

CLAIRE.

Eh quoi! cet aveu ne vous trouve point sévère? moi, orpheline...

MADAME DE RAINVILLE.

Tu vas me dire que tu n'as rien! et qu'est-ce que cela me fait à moi, si tu me rends mon fils! il n'y a de honte et de mépris que pour les mariages abjects! Mais, encore une fois... il t'a donc avoué?

CLAIRE.

J'ai cru...

MADAME DE RAINVILLE.

Et toi-même!...

CLAIRE.

Moi, Madame, j'ai si long-temps partagé vos douleurs, vous m'avez tant parlé de lui! mon cœur s'est jeté dans le piége qu'à votre insu votre amour maternel me préparait! Oui, sa présence est devenue dangereuse pour moi, et, puisqu'il faut ne rien vous cacher... si je doute encore que je sois aimée, j'ai du moins la certitude que j'aime de toute mon âme!

MADAME DE RAINVILLE.

Tu es un ange! tu es adorable!

CLAIRE.

Oh! Madame.

MADAME DE RAINVILLE.

Claire, mon bonheur et le tien dépendent de toi!.. ma cause est désormais la tienne! rends-moi mon fils, et tu deviens ma fille... tu seras à Eugène! je vous unirai... je le jure devant Dieu! et nous verrons après ce que viendra faire cette femme!

CLAIRE.

Puis-je espérer?

MADAME DE RAINVILLE.

Tu réussiras, je t'en réponds! il t'aime, il t'aimera... je veux qu'il t'aime! et comment n'être pas épris de toi... tu es si belle! Viens, viens, que je te regarde! oui, tu es belle... et ton innocence doit facilement triompher de l'intrigue. Va! le malheur est un charme aussi puissant que les autres... les âmes nobles s'y laissent prendre, et mon Eugène ne pouvait lui résister.

CLAIRE.

A tant de vertu, je ne sais que répondre! votre nom, votre naissance.

MADAME DE RAINVILLE.

Mon nom! la belle chose qu'un nom, s'il est déshonoré! ma naissance, ma fortune... tout cela n'est rien, si le reste est flétri, et s'il faut rougir de ce que j'ai de plus cher!... Mais plus de retard! viens près de lui... sois bonne, sois jolie, sois coquette, s'il le faut!.. oui, sois coquette, je te le permets, je te l'ordonne... laisse-toi guider par moi; sauve-moi la vie, sauve-nous l'honneur!.. Ah! grâce à toi, je puis être encore la plus glorieuse des mères.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Chez M. Eugène de Rainville.)

SCÈNE Ire.

CLAIRE, MARIE, EUGÈNE.

Marie est au piano : Claire et Eugène sont près d'elle.

MARIE.

En voilà assez : je suis fatiguée !

CLAIRE.

Déjà ?

MARIE.

Ah ! déjà !... il y a plus d'une heure que je vous accompagne !... Vous êtes là tous les deux à chanter... à vous regarder, et le temps ne vous paraît pas long ; c'est tout simple !... mais moi, qui ne m'occupe que de la musique... et qui ne regarde personne...

SCÈNE II.

EUGENE, MARIE, CLAIRE, FRITZ.

FRITZ.

M. le comte !...

EUGÈNE.

Que me voulez-vous ?...

FRITZ.

Quelqu'un voudrait parler à M. le comte.

EUGÈNE.

Dites que je n'y suis pas... et laissez-moi.

CLAIRE.

Voyez... M. Eugène... que nous ne vous dérangions pas !...

FRITZ.

Monsieur !...

EUGÈNE.

Eh bien ! qu'est-ce encore ?

FRITZ, *bas.*

Une lettre de Madame.

EUGÈNE.

Une lettre !..... Donnez.... et parlez bas. (*A part.*) C'est une véritable persécution... (*Haut.*) Mademoiselle, je vous demande mille pardons.... (*A part.*) Quel supplice !..

MARIE, *toujours au piano.*

Va... va... ne te gêne pas... nous t'attendrons pour repasser le dernier morceau.

EUGÈNE.

Je ne pourrai jamais respirer un moment en paix !

Lisant.

« Je sais que vous n'êtes pas à l'ambassade... où » êtes-vous donc ? que faites-vous ?... Je vous at- » tends chez moi avec impatience... Venez... ne tar- » dez pas .. je vous envoie la voiture. »

Me poursuivre partout comme un esclave qu'elle doit ramener à ses pieds !.... c'est trop fort, et je n'irai pas !...

FRITZ.

Monsieur sait sans doute que la voiture attend.

EUGÈNE.

Qu'elle attende !... Comment Madame a-t-elle appris que j'étais ici ? Quelqu'un est donc venu ? on vous a donc interrogé ?

FRITZ.

Oui, Monsieur... mademoiselle Alexandrine...

EUGÈNE.

Et vous avez répondu ?..

FRITZ.

J'ai dit que M. le comte était sorti, et qu'il ne rentrerait pas de la journée.

EUGÈNE.

Si je reste, elle est capable de venir me relancer jusqu'ici... Vous dites que la voiture est là ?..

FRITZ.

Oui, M. le comte.

EUGÈNE.

Il faut la prévenir... dans vingt minutes je puis être de retour...

MARIE.

Eh bien ?.. Eugène, as-tu fini ?

EUGÈNE.

Oui, chère sœur... je suis à toi... cependant me voilà forcé de sortir un instant...

MARIE.

Sortir ! et pourquoi donc ?..

CLAIRE.

Nous ne devons pas être importunes, Marie... et puisque M. de Rainville...

MARIE.

Oh ! les beaux vases que je n'avais pas aperçus !.. qu'ils sont jolis !.... Eugène.... veux-tu me les donner ?

EUGÈNE.

Je suis désolé... je ne le puis pas... ils ne sont pas à moi.

MARIE.

Et à qui donc, Monsieur?

CLAIRE.

Marie, tu es indiscrète...

EUGÈNE.

Prends-les... ma chère amie... je te les donne.

MARIE.

Et je les accepte avec grand plaisir.

FRITZ, *bas à Eugène.*

Mais, Monsieur... ce sont les vases que Madame...

EUGÈNE.

C'est bon !... taisez-vous !... et faites avancer la voiture... (*A Claire.*) Mademoiselle, vous serez assez bonne pour m'excuser.

CLAIRE, *bas.*

Allez, M. Eugène... sortez !... Oui... je le vois, il faut absolument que vous sortiez... Revenez promptement, et que Madame de Rainville vous trouve ici quand elle arrivera...

EUGÈNE.

Ah! Mademoiselle... vous devinez mes tourments... vous êtes assez indulgente pour en avoir pitié!... J'ai de grands torts... mais laissez-moi faire... et bientôt je cesserai d'être coupable...

MARIE.

Ainsi, Monsieur s'en va et nous laisse seules... Je suis sûre que c'est quelque surprise que tu nous ménages!... Claire... est-ce que tu sais ce que c'est?

CLAIRE.

Oui, je m'en doute... mais tu ne dois rien savoir.. Allez, M. Eugène, et comptez sur ma discrétion.

MARIE.

A propos... et tes belles vues de la Suisse... où sont-elles donc?

EUGÈNE.

L'album est là...

CLAIRE.

Nous allons l'examiner en vous attendant.

Fritz sort avec Eugène.

SCÈNE III.

CLAIRE, MARIE.

MARIE.

Dis donc... Claire... est-ce que tu n'as rien à me confier?

CLAIRE.

Moi? quelle confidence puis-je avoir à te faire?

MARIE.

Que sais-je?... il m'avait semblé que maman était restée ce matin bien long-temps avec toi, que tu avais eu une longue conversation avec Eugène... et que, tout-à-l'heure encore... vous vous parliez bien bas... et avec une certaine émotion...

CLAIRE.

J'ignore...

MARIE.

Ah! tu ignores... Eh bien! moi, je n'ignore pas! Soit, je ne sais rien.. je n'ai rien entendu... Mais dès que maman sera arrivée, tu peux être sûre que je m'emparerai d'elle... et que je te ménagerai un nouvel entretien avec mon frère... Tu me traites comme une enfant... tu crois donc que je n'ai pas d'esprit d'observation... Mais laisse-moi faire, et tu verras...

SCÈNE IV.

FRITZ, MARIE, CLAIRE, HENRIETTE.

FRITZ.

Ah! Mesdemoiselles!... il m'a été impossible de l'empêcher de monter... Pendant que Monsieur sortait par la cour... elle entrait par le jardin.

CLAIRE.

Qui? elle!... de qui voulez-vous parler?

FRITZ.

Mais... c'est... (*A part.*) Je ne sais comment l'appeler... Ah! mon Dieu, la voilà!

CLAIRE.

Que vois-je?... ce n'est point une erreur... oui... c'est elle!...

MARIE.

Elle! mais qui donc? tu la connais?

CLAIRE.

Oui, je la connais. Marie... prends cet album, et va de l'autre côté.

HENRIETTE, *entrant vivement.*

Des femmes!... des femmes ici!...

MARIE.

Oh! qu'elle est belle!

CLAIRE.

Va... Marie... je vais bientôt te rejoindre...

MARIE.

Mais...

CLAIRE.

Marie... je le veux...

Marie entre à gauche.

FRITZ.

Et moi.... je me sauve...

Il sort.

SCÈNE V.

CLAIRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Excusez-moi, Madame: sans doute je suis importune.

CLAIRE.

Madame !...

HENRIETTE.

Vous n'étiez pas seule... votre compagne s'est enfuie à mon arrivée... et je serais désolée...

CLAIRE.

Elle avait quelques ordres à donner.

HENRIETTE.

Des ordres !... M. de Rainville doit-il bientôt rentrer, Madame... ou Mademoiselle... car vous êtes si jeune... Je me trouve assez habituellement dans la société de M. de Rainville, et voici la première fois que j'ai l'honneur de vous rencontrer chez lui...

CLAIRE.

M. de Rainville n'étant pas marié, c'est effectivement la première fois que je viens ici... et je ne m'attendais pas à l'honneur de m'y trouver avec vous, Madame.

HENRIETTE.

Vous paraissez connaître à merveille la position de M. de Rainville, Madame... ou Mademoiselle... car vous n'avez pas encore daigné répondre à la question que je m'étais permis de vous adresser ! Mais il suffit qu'elle vous embarrasse pour que je n'insiste pas davantage.

CLAIRE.

J'imiterai votre discrétion... et je ne vous adresserai pas une semblable question.

HENRIETTE.

Faites, je vous prie, attention, que votre silence

pourrait être mal interprété... Nous nous trouvons toutes deux chez un jeune homme... qui n'est pas marié... comme vous l'observiez tout-à-l'heure, ou du moins, qui ne passe pas pour être marié !

CLAIRE.

Que dites-vous ?

HENRIETTE.

Les événemens peuvent quelquefois démentir bien des conjectures... Quoi qu'il en soit, je me présente chez M. de Rainville... on m'assure qu'il est sorti. Je remarque une sorte de mystère qui pique ma curiosité, ma défiance... je me retire... mais je rentre par le jardin... je monte... et que vois-je ?... D'abord, les apprêts d'un dîner... quatre couverts !... ensuite, une jeune personne charmante, pleine de discrétion et de modestie, qui fait les honneurs de l'appartement d'un garçon... et près d'elle, une amie d'une timidité qui lui fait prendre la fuite... Vous conviendrez que tout cela peut faire naître certaines idées...

CLAIRE.

Qui ne viennent qu'à certaines personnes...

HENRIETTE.

Oh ! ceci est trop fort !... Savez-vous qui je suis ?..

CLAIRE.

Oui, Madame !

HENRIETTE.

Vous savez...

CLAIRE.

Oui, Madame... je sais qui vous êtes.

HENRIETTE.

Et vous même... qui donc êtes-vous ?

CLAIRE.

Tout-à-l'heure vous allez me reconnaître... Comment, une voix secrète ne vous parle-t-elle pas de moi ?.. Je vous dois tant de reconnaissance !..

HENRIETTE.

Que voulez-vous dire ?

CLAIRE.

Regardez-moi bien !... Vous n'avez aucun souvenir ?... Pourtant, vous m'avez bien aimée ?..

HENRIETTE.

Vous ?

CLAIRE.

Huit années... car voilà huit ans... Il est vrai que huit années m'ont beaucoup changée !...

HENRIETTE.

Vous jouez-vous de moi !...

CLAIRE.

Cette enfant qui, chaque jour, vous était amenée... que vous placiez sur vos genoux, et qu'en présence de son père...

HENRIETTE.

Eh ! mais... si je ne craignais de me tromper...

CLAIRE.

Oui, qu'en présence de son père, vous avez tant de fois suppliée, du ton le plus caressant, de vous appeler du nom de sa mère...

HENRIETTE.

Claire Préval !

CLAIRE.

Oui, Claire !.. Ah ! vous savez mon nom !.. Je vous disais bien que vous ne tarderiez pas à me reconnaître !

HENRIETTE.

Ce hasard que je ne puis m'expliquer...

CLAIRE.

Tout ce qui vous entoure aurait dû me faire vivre dans votre mémoire, Madame... Pour moi, je ne passe pas un jour sans penser à vous... La ruine, la mort de mon père, mon état dans le monde, tout m'a rappelé sans cesse vos bienfaits.

HENRIETTE.

Que vous a-t-on dit? et que venez-vous m'imputer à moi? est-ce ma faute si le désordre de ses affaires...

CLAIRE.

Ah ! Madame ! mon père est mort... ne l'insultez pas.

HENRIETTE.

La ruine de votre père?.. ah ! que voilà bien le monde !.. ce monde injuste !.. et que de légèreté... que de méchanceté dans ses jugemens !... Mademoiselle... c'est vous qui m'y forcez : ce que je voulais vous taire, vous me contraignez à le dire : eh bien ! plus de ménagemens, et la vérité... la vérité tout entière ! Vous me parlez d'argent.... à moi !... J'étais jeune, Mademoiselle, enfant, votre père m'a recueillie, il m'appelait sa fille aussi, et d'infâmes projets dans le cœur... Savez-vous ce qu'il a fait de moi? ce que je suis !... il m'a perdue, il m'a dés-

honorée; plus tard, et quand pour moi la raison et le remords étaient venus, il m'a lâchement abandonnée... Le jour du désastre est arrivé... moi, j'ai tout oublié... je n'ai vu que son malheur... ce qu'il m'avait donné, je l'ai bien rendu... Et si votre père est mort, Mademoiselle, c'est qu'il n'a pas compris ce que c'était qu'un dévoûment de femme... Voilà ses bienfaits... voilà ce qui le fait vivre dans ma mémoire... Vous... il vous a privée d'une fortune, moi, il m'a ravi l'honneur... Ah! croyez-moi, vous n'êtes pas la plus à plaindre.

CLAIRE.

Eh bien! le monde est injuste, Madame, je vous crois, je vous comprends; mais, à votre tour, montrez-vous digne de me comprendre, et n'enlevez plus un fils à sa mère... ne l'isolez plus de tous les siens... ne cherchez plus à étouffer dans son cœur tous les sentimens de la nature... faites cela, Madame, et je vous absous bien volontiers de tous vos torts envers moi!

HENRIETTE.

Qu'entends-je? et quel soupçon!... malheureuse!.. comment pouvez-vous savoir ce qu'ici tout le monde ignore? par quelle intimité en avez-vous obtenu la confidence?.. Ah! rien ne m'est plus caché maintenant... Sa froideur, ses absences, tout m'est expliqué. Et par quel motif avez-vous quitté la France? Qui vous a conduite à Vienne? qu'y faites-vous? Je ne vous ai rencontrée nulle part... Je ne vous ai vue sur aucun théâtre?...

peut-être !.. justifiez-vous !.. je ne demande qu'à m'être trompée.

CLAIRE, *à madame de Rainville qui entre.*

Ah ! Madame, si vous saviez !.. A quelle épreuve ai-je été exposée ?

SCÈNE VI.

HENRIETTE, CLAIRE, MADAME DE RAINVILLE.

MADAME DE RAINVILLE.

Que vois-je ?... cette femme ici !..

HENRIETTE.

A qui ai-je l'honneur de parler ?... Madame, votre présence peut seule mettre un terme à mon incertitude. C'est sans doute vous...

SCÈNE VII.

CLAIRE, MARIE, MADAME DE RAINVILLE, EUGÈNE, HENRIETTE.

EUGÈNE.

Arrêtez !... Henriette !... c'est ma mère !...

HENRIETTE.

Sa mère !

MARIE.

Ah ! maman !... qu'ai-je entendu ? Ah ! mon ère !

MADAME DE RAINVILLE.

Restez près de moi, ma fille!

HENRIETTE.

Sa sœur!...

EUGÈNE.

Et son amie, digne de tous vos respects... Inclinez-vous donc, Madame... je vous répète que c'est ma mère!

MADAME DE RAINVILLE.

Mon fils!... ce n'est point là la journée que vous nous aviez promise... Jusqu'à présent, vous aviez eu assez de retenue, vous aviez témoigné assez d'attachement à votre mère et à votre sœur, pour ne jamais leur montrer ce qu'elles ne doivent point voir... Je me retire, et vous livre à vos réflexions...

CLAIRE.

De l'indulgence!... c'est votre fils!...

MADAME DE RAINVILLE.

Je ne m'en défends pas, Eugène!... jamais ma tendresse pour vous ne fut plus vive... mais, dût le désespoir me conduire au tombeau... dégagez-vous d'un lien honteux pour vous et votre famille, ou ne vous présentez plus devant moi!

EUGÈNE.

Par grâce!...

HENRIETTE, *l'arrêtant.*

Vous ne sortirez pas...

MADAME DE RAINVILLE.

Monsieur, il est des moyens de rigueur qui ré-

pugnent au cœur d'une mère ; aujourd'hui vous me forcez d'y recourir, je ferai mon devoir, Monsieur ! Et vous, mes enfans !... venez... mes seules enfans... Je vous l'ai dit : tout sera rompu, ou je ne vous reverrai jamais.

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien ! vous l'avez entendu !... Je conçois votre embarras... du moins en ma présence... mais il ne me plaît pas de le prolonger, et je vais vous mettre fort à votre aise... Je vous déclare donc que je me sens trop de fierté pour me laisser exposer au mépris des vôtres... il faut opter, il faut savoir ce que vous voulez enfin ! Quant à moi, mon parti est bien pris... et si vous êtes dans l'intention de retourner près d'eux, je dirai comme votre mère, et je ne vous reverrai de ma vie.

EUGÈNE.

Je suis fâché que vous m'offriez vous-même une telle alternative... mais j'ai trop de franchise pour ne pas vous déclarer à mon tour, qu'il n'est pas de bonheur auquel je ne sois prêt à renoncer, plutôt que de me priver encore de ma mère et de ma sœur... Vous avez abusé de moi... vous m'avez torturé... et je vais enfin m'affranchir des exigences de votre amour.

HENRIETTE.

C'est assez !.. Votre sœur !.. ce n'est pas votre sœur qui vous arrache tant de regrets !... elle ne vous touche pas aussi vivement qu'une personne que vous n'osez nommer... Cette personne est moins dissimulée que vous, car je ne suis pas restée quelques instans avec elle sans découvrir que vous l'aimiez...

EUGÈNE.

Vous en savez, à cet égard, beaucoup plus que moi-même... Mais s'il était vrai que, sans s'en être rendu compte... mon cœur eût cédé à un sentiment involontaire... c'est qu'il aurait secrètement établi la différence qui peut exister entre un amour soupçonneux, tyrannique, et un attachement sincère... une bonté... une douceur...

HENRIETTE.

Oh ! il est des éloges dont je vous prie de me faire grâce !... Que votre esprit faible et sans volonté ne s'évertue point à tracer un parallèle qui, si je le voulais bien, serait tout à mon avantage !... Mon esprit, à moi, n'est ni incertain, ni irrésolu... Les querelles, les désaveux, les injures, les raccommodemens, ne me conviennent nullement, et mon amour n'est point fait pour expirer dans une lente agonie... ma chaîne ne se détend pas, elle se brise... j'aime ou je n'aime plus... Adieu !...

EUGÈNE.

Soit !... adieu !...

HENRIETTE.

Vous le voulez ?...

EUGÈNE.

Peut-être !...

HENRIETTE.

Eugène !... prenez-y garde !...

EUGÈNE.

Vous m'avez dit cela cent fois.

HENRIETTE.

Et cent fois vous m'êtes revenu...

EUGÈNE.

Jamais...

HENRIETTE.

Je vous connais... vous viendrez vous jeter à mes genoux... mais il ne sera plus temps !

EUGÈNE.

Si vous m'y revoyez jamais !...

HENRIETTE.

J'ai de quoi me venger !...

EUGÈNE.

Vous venger !... et que vous ai-je fait? quel est mon crime.... si ce n'est de vous avoir trop aimée.

HENRIETTE.

Sachez-le bien... ce ne sera pas demain !.. c'est aujourd'hui même... je me vengerai... adieu !...

SCÈNE IX.

EUGÈNE *seul.*

Vengez-vous !... par quel moyen ?... je n'en sais rien... mais vengez-vous !... Enfin me voilà libre et maître de mes actions... Toujours se contraindre, ne vivre que de stratagèmes, de mensonges....

SCÈNE X.

GUTTEMBERG, EUGÈNE.

GUTTEMBERG.

Eh bien ! mon cher M. de Rainville?

EUGÈNE.

Je suis content de moi... je n'ai pas cédé !

GUTTEMBERG.

Qu'avez-vous donc?.. vous êtes dans une agitation...

EUGÈNE.

Oh ! ce n'est rien !.. je suis bien... très bien...

GUTTEMBERG.

Vous me dites cela d'un ton !... et madame Saint-Brice que je viens de rencontrer et qui ne m'a pas même adressé la parole. (*A part.*) C'est madame de Rainville que je croyais trouver ici : je n'y comprends rien !...

EUGÈNE, *à part.*

C'est chez ma mère que je dois aller.... sur-le-champ... sans plus attendre.

GUTTEMBERG.

Si c'était quelque petite querelle, je serais enchanté de vous offrir ma médiation... mes bons offices.... pour opérer un rapprochement....

EUGÈNE.

Non pas... gardez-vous-en bien....

GUTTEMBERG.

Si c'est une rupture... je me trouverais également

heureux. [illegible] ture, c'est [illegible] M. de Rainville [illegible] Guttemberg [illegible]

[illegible]

Mille [illegible] même [illegible] vous, j'ai [illegible]

[illegible]

Vous êtes [illegible]

[illegible]

Je ne [illegible] nous [illegible]

[illegible]

Elles ne m'en [illegible] m'en croyez [illegible]

SCÈNE [illegible]

GUTTEMBERG, [illegible]

[illegible]

Qu'est-ce que [illegible]

[illegible]

A l'autre, [illegible]

[illegible]

Est-ce [illegible]

[illegible]

Oui, cela [illegible] voulez-vous [illegible]

mante amie... pardonnez à mon impolitesse... Vous ne me la reprocherez pas, en voyant avec qui je vous laisse.

AUGUSTA.

C'est un procédé fort délicat, j'en conviens!.. mais au moins je puis compter sur vous pour ce soir : vous savez que vous soupez chez moi.

EUGÈNE.

Oui, je soupe chez vous : c'est convenu.

AUGUSTA.

Et surtout n'allez pas faire un coup de tête!... comte de Rainville... je vous le défends!..

Eugène sort.

SCÈNE XII.

GUTTEMBERG, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Il y a là de la perfidie, de la trahison!...

GUTTEMBERG.

Comment! de la trahison!... je n'ai trahi personne! (*A part.*) Est-ce qu'elle connaîtrait...? (*Haut.*) J'ignore quels peuvent être mes torts.

AUGUSTA.

Eh! ce n'est pas vous, Baron! je ne vous crois pas capable d'une telle horreur!

GUTTEMBERG.

Non,... je ne suis pas capable!... mais, chère ange!.. de quelle horreur s'agit-il donc?

AUGUSTA.

Quoi ! vous ne savez pas?... vous ne les avez pas rencontrées ?

GUTTEMBERG.

J'arrive à l'instant même.

AUGUSTA.

Henriette vient de le surprendre ici.... seul.... enfermé.

GUTTEMBERG.

Enfermé !..

AUGUSTA.

Avec sa mère... avec sa sœur, Baron !.. c'est une indignité !

GUTTEMBERG.

Ah !.. c'est abominable. (*A part.*) Je commence à comprendre ! (*Haut.*) Je ne saisis cependant pas parfaitement...

AUGUSTA.

Comment ! vous ne saisissez pas?..

GUTTEMBERG.

Un peu de patience.... cela viendra.... mais surtout, calmez-vous, ma toute bonne... ne vous emportez pas... et songez que vous chantez demain.

AUGUSTA.

C'est vrai... je n'y pensais pas. (*A part.*) Ah ! le théâtre ! quand pourrai-je le quitter ? (*Haut.*) Vous ne voyez pas qu'il trompe Henriette.... qu'il lui a caché l'arrivée de sa mère...

GUTTEMBERG.

Ah! sa mère est à Vienne!.. j'étais loin de m'en douter.

AUGUSTA.

Et si elle y est venue, c'est pour se jeter à la traverse de leurs projets, de leur union...

GUTTEMBERG.

Leur union... vous croyez qu'ils étaient décidés à se marier?...

AUGUSTA.

Sans doute... et nous ne pouvons que les approuver, n'est-il pas vrai? mais les mères, les sœurs, tous les parens n'ont vraiment que des sentimens hors nature!.. au moins, vous n'avez plus de mère, vous... vous êtes libre... vous pouvez disposer de vous-même.

GUTTEMBERG, *à part.*

Nous y voilà...

AUGUSTA.

Vous n'êtes plus dans l'âge de l'inexpérience où les préjugés et les mauvais conseils ont tant de prise sur une âme faible et indécise.

GUTTEMBERG, *à part.*

Va... va... je t'attends!..

AUGUSTA.

Puisque vous êtes le premier à me faire une proposition....

GUTTEMBERG.

Je vous fais une proposition!.. moi!

AUGUSTA.

Je l'avoue, mon ami, je l'attendais, et je n'éprouve

aucun embarras pour y répondre... je le vois, vous aviez déjà pressenti quel devait être l'objet de notre entretien de ce soir !..

GUTTEMBERG.

Oui... j'ai cru m'apercevoir...

AUGUSTA.

Ainsi donc... Tristan... vous m'avez comprise !..

GUTTEMBERG.

Augusta ! si je n'avais pas osé vous comprendre?...

AUGUSTA.

Quoi !.... vraiment?...

GUTTEMBERG.

Que voulez-vous ?... la crainte...

AUGUSTA.

La crainte de m'exprimer un désir si naturel et si conforme au mien... Mon ami, je vous en veux... c'est pousser trop loin la timidité... Croyez-moi, un homme tel que vous peut s'expliquer avec assurance, il n'a pas de refus à redouter !

GUTTEMBERG.

Eh quoi ! mon ange... vous descendriez jusqu'à moi ?.. L'amour ne m'aveugle pas sur moi-même... je me connais... je ne suis plus jeune... et vous... belle... brillante... dans tout l'éclat...

AUGUSTA.

Mais votre cœur ?...

GUTTEMBERG.

Ah ! oui... le cœur... c'est ce que j'ai de mieux...

AUGUSTA.

Votre caractère si égal... si bon... si charmant... votre loyauté... votre franchise...

GUTTEMBERG.

Vous me flattez... (*A part.*) Le diable l'emporte!

AUGUSTA.

Toutes mes réflexions sont faites...

GUTTEMBERG, *à part.*

C'est une rage... une idée fixe.

AUGUSTA.

Et d'ailleurs... je ne dois pas vous cacher que depuis quelque temps je ne suis ni tranquille ni complètement heureuse! Ma conscience me reproche notre position équivoque: je sais même que la cour ne la voit pas avec plaisir... il en a été question au dernier voyage de Teplitz.

GUTTEMBERG.

Vous croyez, ma chère amie... (*A part.*) Cela commence à m'impatienter!...

AUGUSTA.

Je craindrais qu'une plus longue hésitation ne nuisît à la confiance que vous accorde sa majesté.

GUTTEMBERG, *à part.*

Ah! çà, mais... c'est une menace!...

AUGUSTA.

Je sais tout ce que peuvent réclamer les convenances sociales... et... de mon côté, je suis disposée à faire des sacrifices...

GUTTEMBERG.

Vraiment!

AUGUSTA.

Ce théâtre, où vous aimez tant à me voir entourée de la faveur publique... s'il le faut, je me résignerai à en descendre.

GUTTEMBERG.

Oh! oh!...

AUGUSTA.

Cette voix dont je suis si fière...

GUTTEMBERG, *à part.*

Elle la perd tous les jours!...

AUGUSTA.

Dites un mot, et je renonce à chanter en public!

GUTTEMBERG.

Non, parbleu! je ne le dirai pas!

AUGUSTA.

Mon talent ne sera plus consacré qu'à vos plaisirs... et à ceux de la cour... Etes-vous content de moi?

GUTTEMBERG.

Si je suis content!... la joie... la surprise... (*A part.*) Ah! tu me le paieras ..

AUGUSTA.

Tristan!

GUTTEMBERG.

Augusta!

AUGUSTA.

Je ne vous connaissais pas... je ne savais pas tout ce que votre âme a de générosité.

HENRIETTE.

C'est assez !.. Votre sœur !.. ce n'est pas votre sœur qui vous arrache tant de regrets !... elle ne vous touche pas aussi vivement qu'une personne que vous n'osez nommer... Cette personne est moins dissimulée que vous, car je ne suis pas restée quelques instans avec elle sans découvrir que vous l'aimiez...

EUGÈNE.

Vous en savez, à cet égard, beaucoup plus que moi-même... Mais s'il était vrai que, sans s'en être rendu compte... mon cœur eût cédé à un sentiment involontaire... c'est qu'il aurait secrètement établi la différence qui peut exister entre un amour soupçonneux, tyrannique, et un attachement sincère... une bonté... une douceur...

HENRIETTE.

Oh ! il est des éloges dont je vous prie de me faire grâce !... Que votre esprit faible et sans volonté ne s'évertue point à tracer un parallèle qui, si je le voulais bien, serait tout à mon avantage !... Mon esprit, à moi, n'est ni incertain, ni irrésolu... Les querelles, les désaveux, les injures, les raccommodemens, ne me conviennent nullement, et mon amour n'est point fait pour expirer dans une lente agonie... ma chaîne ne se détend pas, elle se brise... j'aime ou je n'aime plus... Adieu !...

EUGÈNE.

Soit !... adieu !...

HENRIETTE.

Vous le voulez ?...

EUGÈNE.

Peut-être !...

HENRIETTE.

Eugène !... prenez-y garde !...

EUGÈNE.

Vous m'avez dit cela cent fois.

HENRIETTE.

Et cent fois vous m'êtes revenu...

EUGÈNE.

Jamais...

HENRIETTE.

Je vous connais... vous viendrez vous jeter à mes genoux... mais il ne sera plus temps !

EUGÈNE.

Si vous m'y revoyez jamais !...

HENRIETTE.

J'ai de quoi me venger !...

EUGÈNE.

Vous venger !... et que vous ai-je fait? quel est mon crime.... si ce n'est de vous avoir trop aimée.

HENRIETTE.

Sachez-le bien... ce ne sera pas demain !.. c'est aujourd'hui même... je me vengerai... adieu !...

SCÈNE IX.

EUGÈNE *seul.*

Vengez-vous !... par quel moyen?... je n'en sais rien... mais vengez-vous !... Enfin me voilà libre et maître de mes actions... Toujours se contraindre, ne vivre que de stratagèmes, de mensonges....

SCÈNE X.

GUTTEMBERG, EUGÈNE.

GUTTEMBERG.

Eh bien! mon cher M. de Rainville?

EUGÈNE.

Je suis content de moi... je n'ai pas cédé!

GUTTEMBERG.

Qu'avez-vous donc?.. vous êtes dans une agitation...

EUGÈNE.

Oh! ce n'est rien!.. je suis bien... très bien...

GUTTEMBERG.

Vous me dites cela d'un ton!... et madame Saint-Brice que je viens de rencontrer et qui ne m'a pas même adressé la parole, (*à part.*) C'est madame de Rainville que je croyais trouver ici; je n'y comprends rien!...

[illegible]

C'est donc un mère que je dois aller... [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

sa femme elle a sur moi un avantage que rien ne peut balancer... elle n'est pas sa maîtresse !

AUGUSTA.

Dites, au contraire, qu'étant sa maîtresse, la puissance de l'habitude sera toujours là pour vous protéger... Je le soutiens et je le prouve... le baron de Guttemberg m'épouse...

HENRIETTE.

Vous !...

AUGUSTA.

Je viens de lui signifier mes intentions.

HENRIETTE.

Et il n'a pas hésité !..

AUGUSTA.

Hésiter !... je voudrais bien voir !... Il est ravi, ma chère... il est enchanté... J'ai une connaissance si intime de son caractère, que je n'avais pas douté un seul instant du succès... Il est à nous... il approuve nos projets, il les seconde... et vous serez comtesse de Rainville !.. Mais céder à une mère, à une rivale... s'avouer vaincue !.. jamais ! J'y perdrais plutôt ma voix et ma réputation !

HENRIETTE.

Vous... vous aimez peut-être Guttemberg ?

AUGUSTA.

Je n'ai pas dit cela.

HENRIETTE.

Eh bien ! moi !... M. de Rainville m'est, je crois, devenu odieux, et je suis lasse d'un attachement gaire qui ne sait ni s'élever, ni grandir

cles... Il y a long-temps que ma vie n'était plus qu'un perpétuel orage... Mon amour s'est épuisé, s'est éteint dans la lutte qu'il m'a fallu soutenir contre tous ces Rainville si insolens !.. mon courage renonce enfin à poursuivre un bonheur qui n'en est plus un pour moi... J'ai trop souffert, trop essuyé de mécomptes... et maintenant, c'est moi qui veux à mon tour reconquérir ma liberté !..

AUGUSTA.

Et le dépit vous entraîne vers un petit M. Darnay... qui n'a pas de naissance... pas la moindre naissance...

HENRIETTE.

Mais il a du cœur, lui, de la volonté... et puisque me voilà seule, loin de mon pays... j'ai besoin d'un soutien... j'ai besoin d'un appui !.. On m'a souvent reproché d'être superstitieuse... eh bien ! oui... je veux l'être... C'est le sort qui a prononcé... Pourquoi Alfred se trouve-t-il ici, à [illegible] à point nommé ?.. C'était écrit... cela devait [illegible] le verrai... je dois le voir... il a reçu ma [illegible] nir [illegible] l'atten ds.

Vous [illegible] que ma colère, je vous [illegible] et vous le méri- teri[illegible] mie... ma cause es[illegible] jeune homme !..

[illegible] vous [illegible] serais

coupable, si je n'usais pas de l'influence que me donnent sur vous la raison, l'expérience et une profonde étude du cœur humain... Vous croyez M. de Rainville perdu pour vous... et moi, je parie que déjà tout honteux de l'éclair de fermeté qui a lui par hasard dans cette âme craintive, je parie qu'il va venir implorer pardon et merci ! L'homme est ainsi fait, ma chère !... il résiste, il se débat, il nous brave... mais rappelé bientôt par l'habitude, il redemande les fers qu'il a brisés... il s'avoue soumis, repentant... et il épouse !

HENRIETTE.

Ah !... s'il revenait !...

AUGUSTA.

Je le répète : tôt ou tard il épouse... et cela dépend de nous, de notre persévérance, de notre ténacité ! Mais, si ne consultant qu'un caprice, vous brisez de gaîté de cœur la position dont nous pouvons toutes deux nous emparer... position solide, stable, dont on ne vient pas demander l'origine, et qui verrait tomber tous les vains propos devant les panneaux armoriés du comte de Rainville... si vous y renoncez... alors... c'est une toute autre existence... Vous changez de classe... vous ne montez pas... vous descendez... Les années viennent... peu à peu la considération s'éloigne de vous... Pour ramener le monde qui vous fuit, vous avez recours à d'inutiles prodigalités !... et puis, quelque beau jour, arrive un jeune intrigant qui vous peint sa soudaine passion en traits de flamme !... Il ne vous dit pas qu'il est criblé de dettes...

mais il vous parle d'un rayon venu d'en haut... de son âme qui répond à la vôtre... il jette à vos pieds son existence d'homme tout entière... et mille autres sottises pareilles... Votre vanité se laisse prendre à ce fatras romanesque... il s'établit chez vous... commande en maître... joue les diamans... escompte les contrats de rente... et... tout-à-coup... ruinée, déchue... à pied... à pied, ma chère... comme le peuple !... Mais vous ne m'écoutez pas... vous vous regardez dans la glace !

HENRIETTE.

Comment me trouvez-vous !

AUGUSTA.

Bien !... trop bien, Henriette !.... Mais l'avenir !... l'avenir !... il est si près de nous !

HENRIETTE.

Je crois entendre... oui... c'est sa voix... je ne me trompe pas !... Ma bonne Augusta !....

AUGUSTA.

Il faut vous laisser.... je le vois bien.

HENRIETTE.

Faites-moi le plaisir de passer par ma chambre à coucher !... Je penserai à tout ce que vous m'avez dit !... j'y réfléchirai....

AUGUSTA.

Et moi... je vais m'occuper de vous... du souper... du Baron... Je reviendrai vous prendre, et je saurai vous sauver malgré vous-même !... Ah ! mon Dieu ! qu'il est difficile de bien se conduire dans la vie !

SCÈNE II.

ALEXANDRINE, HENRIETTE.

ALEXANDRINE.

M. Darnay.

HENRIETTE.

Faites entrer... Je n'y suis pour personne !...

ALEXANDRINE.

Oui, Madame. (*A part.*) Quel changement depuis ce matin !...

HENRIETTE.

Vous m'avez entendue... pour personne !

Alexandrine sort.

SCÈNE III.

HENRIETTE, ALFRED.

ALFRED.

(*A part.*) La recommandation est de bon augure ! (*Haut.*) Que vous êtes aimable, et que de remercîmens ne vous dois-je pas ?..

HENRIETTE.

Votre persévérance m'a mise dans la nécessité de vous accorder cet entretien auquel vous paraissiez attacher quelque prix.

ALFRED.

J'attendais un mot de vous avec tant d'impatience !... Jugez de mon empressement !... J'ai tout

quitté... de grandes affaires.... j'ai fait un indigne mensonge pour me trouver près de vous... et me voilà plein d'amour..... heureux des plus douces espérances !.....

HENRIETTE.

J'ai senti qu'une explication devenait indispensable....

ALFRED.

Sans doute... indispensable !... et nous l'aurons longue... sérieuse.... ma chère Henriette !... Mais permettez-moi d'abord de vous dire combien je vous trouve jolie !... et ce soir encore plus que ce matin... Votre regard est animé !... ce beau front brille d'un éclat !... je remarquais même tout-à-l'heure que votre voix a quelque chose d'altéré... On dirait vraiment que vous venez d'avoir quelque petite querelle.... comme nous en avions autrefois... et si c'était avec une certaine personne que je ne connais pas... mais que je déteste de la jalousie la plus cordiale, et si j'en pouvais être la cause.... ah ! je n'aurais pas d'expression pour vous peindre ma reconnaissance !...

HENRIETTE.

Eh ! mais...

ALFRED.

Il se pourrait !... Si vous étiez capable d'un si beau trait... il faudrait vous demander à genoux le pardon de tous mes torts passés... il faudrait vous jurer le culte le plus dévoué... vous aimer... vous adorer comme une divinité !

HENRIETTE.

Voilà les mêmes exagérations qu'autrefois.

ALFRED.

Et voilà la même grâce... les mêmes charmes.

HENRIETTE.

Alfred! je vous en prie...

ALFRED.

Comment! vous me refusez votre main!

HENRIETTE.

Je vous en prie... faut-il vous l'ordonner?

ALFRED, *à part.*

Elle a un ton, une dignité qui imposent!.. (*Haut.*) D'où vient cette rigueur, Henriette?.. nous sommes d'anciens amis.

HENRIETTE.

Écoutez-moi.

ALFRED.

Eh bien!.. oui....

HENRIETTE.

Encore... je vais me fâcher...

ALFRED.

Oh! non... ne vous fâchez pas!..

HENRIETTE.

Voulez-vous m'écouter?

ALFRED.

Oui... je le veux!.. je vous écoute...

HENRIETTE.

A la bonne heure, donc!

ALFRED, *à part.*

Décidément, c'est une attaque et une défense dans les règles...

HENRIETTE.

Allons, prenez un fauteuil...

ALFRED, *à part, allant prendre un fauteuil.*

C'est étonnant! je me trouve tout gauche .. depuis que je fais ma cour... j'ai perdu mes habitudes.... je ne sais plus... j'ai oublié!...

Il s'assied.

HENRIETTE.

Vous osez vous plaindre, et vous êtes ici.... chez moi!.. vous!.. Alfred... vous y êtes de mon plein gré... je vous y ai appelé... Il faut donc, en vérité, que j'aie perdu toute mémoire.

ALEXANDRINE, *frappant au dehors.*

Madame!...

ALFRED.

Quel est ce bruit!...

HENRIETTE, *se levant.*

Ne craignez rien... je suis maîtresse chez moi ...

ALFRED, *toujours assis.*

Est-ce que ce serait....

HENRIETTE.

Oui... ce pourrait être....

ALFRED, *à part.*

Du diable si j'abandonne la place!... j'y suis. . j'y suis bien... j'y resterai.

ALEXANDRINE, *entrant.*

Madame!... Madame....

SCÈNE IV.

ALEXANDRINE, HENRIETTE, ALFRED.

HENRIETTE.

Qui vous empêchait d'entrer, Mademoiselle? je vous l'ai dit, je vous le répète : je n'y suis pour personne.

ALEXANDRINE.

Mais, Madame, c'est Monsieur!...

ALFRED.

Monsieur?...

ALEXANDRINE.

M. le comte de Rainville.

ALFRED.

Le comte de Rainville!...

HENRIETTE.

Le comte de Rainville comme tout autre!.. dites-lui, Mademoiselle, que j'ose espérer qu'il ne forcera pas ma porte.

ALFRED.

Comment! c'est Eugène de Rainville?...

HENRIETTE.

Vous le connaissez?...

ALFRED.

Oui... quelques rapports de société... (*A part.*) Ah! mon cher beau-frère!... Voilà les études et les voyages scientifiques tout expliqués!... (*Haut.*) Ma bonne amie!... puisqu'il le faut, je vous laisse....

HENRIETTE, *vivement.*

Non... vous resterez....

ALFRED.

Non, certainement je ne resterai pas... la délicatesse exige.... je ne dois pas vous exposer.... vous compromettre.... (*A part.*) Où diable me suis-je fourré!...

HENRIETTE.

Vous resterez... je le veux.

ALFRED.

Non, certainement, je ne resterai pas.

ALEXANDRINE.

On vient.

ALFRED.

N'avez-vous aucun refuge? cette chambre?

HENRIETTE.

Mais pourquoi?...

ALFRED.

Je vous l'expliquerai! (*A part.*) Voilà qui commence bien!

HENRIETTE.

Il m'a paru bien effrayé.... cela n'est pas naturel.

SCÈNE V.

HENRIETTE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Mademoiselle ne mérite aucun reproche! elle m'a intimé vos ordres, et c'est moi qui n'ai pas cru devoir les suivre... Mademoiselle, laissez-nous.

Alexandrine sort.

HENRIETTE.

Je ne puis rien contre la force, Monsieur! ce matin j'étais chez vous... j'ai dû me retirer.... faut-il que chez moi, je vous cède encore la place?

EUGÈNE.

Henriette, il faut partir! il faut quitter Vienne. (*Lui prenant le bras.*) Venez, suivez-moi....

HENRIETTE.

Je ne sais quel est votre dessein, Monsieur..... mais il n'est pas de violence qui puisse m'intimider... Je vous déclare que vous ne m'êtes rien, que je ne vous connais plus!

EUGÈNE.

Laissons là les reproches inutiles!.... au nom du ciel, venez avec moi... le danger vous menace.... il faut vous y soustraire!

HENRIETTE.

Quel danger?

EUGÈNE.

On veut vous exiler, vous chasser....

HENRIETTE.

M'exiler!... moi!...

EUGÈNE.

Oui, vous chasser avec opprobre.... demain les ordres seront donnés pour vous contraindre à sortir de la ville.

HENRIETTE.

Et pourquoi? qu'ai-je dit, qu'ai-je fait? et qui pourrait provoquer....

EUGÈNE.

Qui?... une mère irritée, dont le ressentiment ne garde plus de mesure, qui se croit tout permis pour nous séparer, et qui peut ici violer impunément toutes les lois de la justice et de l'humanité.

HENRIETTE.

Je n'ai rien à craindre.... je trouverai des amis qui sauront me protéger.

EUGÈNE.

En est-il pour qui ce devoir soit plus sacré que pour moi?.... vous êtes partie de Paris avec moi, Henriette.... vous vous êtes confiée à mon honneur!... en pays étranger, vous avez voyagé sous ma sauvegarde.... et si j'hésitais un seul instant à vous défendre, je serais un lâche!... Malheur donc à qui oserait tenter... fût-ce ma mère elle-même... je me sentirais le courage....

HENRIETTE.

Et depuis quand n'êtes-vous plus de moitié dans ses projets?

EUGÈNE.

Vous me croyez capable....

HENRIETTE.

De tout!... on ne me trompe pas deux fois! Pourquoi m'auriez-vous fait un mystère de son séjour à Vienne, si ce n'était pour conspirer avec elle contre moi?

EUGÈNE.

J'atteste!...

HENRIETTE.

Quel autre motif pouvait l'attirer en Autriche?

EUGÈNE.

Mon amie!... si vous saviez comme elle vient de me traiter....

HENRIETTE.

Vous ne répondez pas... quel autre motif?

EUGÈNE.

Le mariage de ma sœur.

HENRIETTE.

Le mariage de votre sœur, à Vienne... et avec qui donc?

EUGÈNE.

Avec un Français... qui voyage avec elles!... Dans une circonstance aussi importante pour ma sœur, il fallait justifier mon absence de Paris... on a prétexté des études... on est venu me rejoindre.... on allait repartir.... et c'est à cette occasion que j'avais dû recevoir aujourd'hui ma famille.

HENRIETTE.

Cela n'est pas!... il n'y avait pas d'hommes chez vous! vous donnez un dîner à l'occasion d'un mariage... et le mari ne s'y trouve pas!

EUGÈNE.

C'est la vérité... je vous le jure sur l'honneur!

HENRIETTE.

Sur l'honneur!.... et pourriez-vous me dire le nom de cet époux si peu empressé?...

EUGÈNE.

Rien ne m'oblige à le taire! c'est un Français, je vous le répète : M. Alfred Darnay...

HENRIETTE.

Alfred Darnay, dites-vous... ce n'est pas possible!..

EUGÈNE.

Et pourquoi donc?... le connaissez-vous?

HENRIETTE.

J'ai entendu parler de lui... en France....

EUGÈNE.

Il devait venir dîner.... je comptais sur lui.... lorsque, dans la matinée, il s'est excusé... je ne sais quelle affaire imprévue....

HENRIETTE, *à part.*

C'est infâme!... et il est là... qui nous entend.

EUGÈNE.

Refusez-vous encore de me croire?

HENRIETTE.

Non... non... je vous crois.... je suis bien forcée de vous croire! mais êtes-vous certain que M. Darnay doive épouser votre sœur? êtes-vous assuré qu'il l'aime?...

EUGÈNE.

Il la voit tous les jours... ce matin encore, en ma présence...

HENRIETTE, *à part.*

Il sortait de chez moi!... ah! les hommes! et ils nous accusent de fausseté!

EUGÈNE.

Qu'avez-vous, Henriette? je ne vous comprends pas. Pourquoi ce trouble, ces pleurs?

HENRIETTE.

Croyez-vous que l'annonce du danger dont je suis menacée?...

EUGÈNE.

Il n'est rien, ce danger, si je reste auprès de toi... repose-toi sur ton ami, ton amant... Henriette, toi que j'ai tant chérie et que j'aimerai toujours, de grâce, oublie un moment d'incertitude et de faiblesse... mes paroles, je les démens... mon injustice, je la déteste! Oui, cette épreuve sera la dernière.... mon cœur t'est revenu... il est à toi... entièrement à toi.... et je t'aime plus que je ne t'ai jamais aimée.

HENRIETTE.

Vous m'avez tenu si souvent le même langage!

EUGÈNE.

On ne venait pas alors se jeter entre nous d'une manière si cruelle! on ne faisait pas appel à ma délicatesse, à ma loyauté! Te menacer, toi! t'enlever, t'enlever dans mes bras!... Mais ils ne savent donc pas que je suis un honnête homme, que je ne peux pas, que je ne les laisserai pas faire... et quand je devrais y périr!...

HENRIETTE.

Eugène!... je crois bien vous connaître!... Vous êtes bon, généreux.... vous vous dévouez à moi parce que je vais être persécutée... mais consultez

votre cœur... voyons... de la franchise... Y trouvez-vous autant d'amour que de pitié ?

EUGÈNE.

Il y a dans une liaison qui se prolonge quelque chose de si profond... la nôtre est devenue une partie si intime de mon existence, que je ne saurais plus vivre sans toi. En prétendant rompre nos liens, on les a resserrés... on m'a appris tout ce qu'il y a de douloureux pour moi dans tes larmes, d'accablant dans ta colère, d'humiliant dans ton mépris !... Mon sort est décidé !... je t'aime... je te veux... et qu'on y prenne garde ! car on en fera tant, que s'il fallait m'enchaîner à tout jamais !...

HENRIETTE, *se levant.*

Que dis-tu ?

EUGÈNE.

Je ne reculerais devant aucun obstacle... et quand tu le voudras...

HENRIETTE, *à part.*

Qu'allais-je faire, grand Dieu !... (*Haut.*) Eugène, je ne puis te dire ce qui se passe en moi !... cette preuve inattendue de ton amour me pénètre de reconnaissance, de remords peut-être... J'ai été violente... je t'ai offensé... j'ai formé des vœux contre toi !... mais à mon tour aussi, c'est moi qui te demande pardon !.. Oui, tu m'aimes toujours, car tu te venges, avec trop de générosité !... Mais, dis-le moi.... ne m'abuse pas, ne t'abuse pas toi-même !... Revenir sur l'espoir, sur la promesse que tu viens de me donner,

ce serait une cruauté... ce serait ma mort!... et tu ne veux pas que je meure, n'est-ce pas, Eugène?...

EUGÈNE.

Mon amie... pour moi, toute promesse est sacrée... Mais.... nous n'avons pas de temps à perdre.... et tu dois tout disposer pour notre départ.... Viens.... viens!

HENRIETTE.

Dans une heure je te suis... Il faut d'abord voir nos amis et te concerter avec eux!... Guttemberg est notre meilleur appui... son rang et sa position à la cour lui permettront de balancer l'influence de ta mère. Va!... Augusta et lui nous sont dévoués!... et d'ailleurs, ils ont besoin de nous... Ce soir même, tu sauras leur secret.

EUGÈNE.

Quel secret?

HENRIETTE.

Tu le sauras... Va... cours le rejoindre... nous nous retrouverons chez Augusta.

EUGÈNE.

Soit!... Chez Augusta... et demain, nous partons avant le jour... Je t'emmène en Italie... je te dérobe à toutes leurs poursuites.

HENRIETTE.

Fais.. ordonne... dispose de moi... Je suis à ta discrétion... tu commanderas... j'obéirai...

EUGÈNE.

Adieu, Henriette!

HENRIETTE.

A bientôt !

EUGÈNE.

A bientôt ! Il n'est pas de puissance au monde qui vienne à bout de nous séparer !

Il sort.

SCÈNE VI.

ALFRED, HENRIETTE.

ALFRED.

Bravo ! mille fois bravo !... Sans flatterie, on ne saurait pousser plus loin l'adresse et la prudence; c'est ce qui s'appelle saisir l'occasion. Et dites-moi, ma belle amie, que pensez-vous du rôle que vous m'avez réservé. Il fut un temps où vous aviez la bonté de m'en confier de moins secondaires...

HENRIETTE.

Monsieur !

ALFRED.

Comment donc !... à quatre pas d'un ancien ami, convié tout exprès... conclure un mariage... et un mariage superbe, ma foi !.. un beau nom, de la fortune ! Il est fougueux... notre jeune homme... impétueux...

HENRIETTE.

Pourquoi tant d'ironie, tant d'amertume ?..

ALFRED.

Au fait !.. je me pique et j'ai tort... Je me présente,

la place est prise! J'insiste, j'obtiens un rendez-vous; on survient... je me cache... tout est dans l'ordre.

HENRIETTE.

Monsieur, vous êtes chez moi; vous m'obligez à vous le rappeler. Ma conduite n'a pas besoin d'excuses... Placée entre la crainte de m'exposer à de nouvelles assiduités de votre part et le désir de faire cesser les premières, j'ai dû vous accorder cet entretien pour vous expliquer ma position... sans réserve, sans arrière-pensée.

ALFRED.

Diantre! mademoiselle Henriette!... vous avez acquis de la logique et de l'esprit d'à-propos!.. Sans doute je serais bien présomptueux, si j'attribuais à un motif beaucoup plus flatteur pour moi l'accueil tout gracieux dont vous m'aviez d'abord honoré... Mais, cependant, je vous en fais juge... ce rendez-vous.... le soir... à neuf heures... et votre tendre émotion... et ce billet...

HENRIETTE.

Ce billet!..

ALFRED.

Ah! il est à moi!.. Vous vous rappelez dans quels termes il est conçu, et vous avouerez qu'ils sont de nature à justifier cette fatuité qui m'avait fait penser.... Mais c'est assez de détours... et la franchise est devenue nécessaire... Parlons un peu raison!..

HENRIETTE.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Vous pensez bien que ce mariage est impossible.

HENRIETTE.

Impossible !

ALFRED.

Qu'il ne doit pas se faire... qu'il ne se fera pas.

HENRIETTE.

Et qui donc l'empêcherait ?

ALFRED.

Moi, tout le premier.

HENRIETTE.

Monsieur de Rainville est prêt à braver sa famille... sa superbe famille, dont il paraît que vous vous flattez déjà de faire partie ..

ALFRED.

Vous ne me comprenez pas !.. c'est de M. de Rainville lui-même que viendra le refus... et c'est moi qui vais l'éclairer.

HENRIETTE.

Et si je l'éclairais sur votre conduite !.. si je voulais, à mon tour, rompre votre mariage, en abusant de vos lettres qui me poursuivent depuis huit jours, et qui sont entre mes mains ?...

ALFRED.

Cette charitable intention serait sans effet, mon excellente amie...

HENRIETTE.

Pourtant... si je le voulais bien...

ALFRED.

Et si madame de Rainville était instruite de toutes

mes démarches... c'est une supposition... si c'était elle qui m'eût initié au complot?..

HENRIETTE.

Au complot!...

ALFRED.

Que voulez-vous?.. Nous avions affaire à forte partie; et s'il nous avait fallu recourir à la ruse pour obtenir quelque bonne preuve qui pût aux yeux de nôtre crédule Eugène... c'est toujours une supposition... mais enfin, le rôle qui me revenait alors eût été trop de mon goût pour que je vous fisse l'injure de le refuser...

HENRIETTE.

Quoi! cet amour... cette tendresse que vous me juriez avec tant de feu.... tout cela n'était qu'un piége!.. mais non, cela n'est pas... vous vous vantez de trop de perfidie!.. Alfred, j'invoque l'amitié que j'ai conservée pour vous... vous êtes incapable d'une méchante action... vous en êtes incapable.

ALFRED.

Oui, oui sans doute! Voyons, prenons un ton différent, je ne demande pas mieux!.. plus d'aigreur... mais plus de réticences... parlons à cœur ouvert... Quelle ambition s'est donc emparée de votre folle tête, Henriette? il faut que vous soyez entraînée par quelques mauvais conseils!.. vous marier!... vous, si jeune encore, si belle!.. enchaîner votre indépendance!.. et pour qui?.. pour un homme timide, bizarre, qui, le lendemain, défait ce qu'il a fait la veille?.. voulez-vous m'en croire, et ne pas douter de

mon véritable attachement? vous vous aveuglez, vous vous perdez... Eugène ne vous aime pas.

HENRIETTE.

Il ne m'aime pas! lui, Eugène! que fait-il donc, bon Dieu! depuis trois ans, il ne vit, il ne pense, il n'agit que pour moi et par moi... son état, sa famille, son pays, pour moi seule il a tout quitté.... et il ne m'aime pas, dites-vous?.. mais... c'est de la folie, Monsieur.... il m'aime!... il veut m'épouser! si ce n'est pas là de l'amour.

ALFRED.

Non! les menaces de sa mère ont pu réveiller son amour-propre et provoquer ce brusque retour vers vous... mais c'est une fièvre de tête qui ne survivra pas au premier accès... demain, il ne sera plus le même... toute sa fougue se sera évaporée, et la promesse qu'il vous a faite, il ne vous la tiendra pas.

HENRIETTE.

Il la tiendra, Monsieur, je vous réponds qu'il la tiendra.

ALFRED.

Eh bien! admettons qu'il vous épouse... vous êtes sa femme, soit! vous voilà madame la comtesse de Rainville.... vous voudrez en vain lutter contre l'ordre des choses, et réclamer un rang qui vous sera impitoyablement refusé..... Le monde est parfois indulgent.... il excuse volontiers de légers torts de jeunesse... mais il est un terme à sa tolérance, et c'est là, c'est au mariage qu'il nous attend pour nous accabler de sa sévérité... oui, c'est dans

le mariage que viennent se résumer toutes ses exigences.... la conduite la plus régulière ne prémunit pas contre les souvenirs du passé !.. On a beau faire, ce monde est trop puissant, et il mêle trop d'amertume à l'amour qu'il n'a pas sanctionné... Pensez-y donc, Henriette... vous serez reniée par sa famille... seule, toujours en tête-à-tête, réduite à l'entourage de quelques monotones compagnes mariées, sur leur déclin, à de nobles étrangers... réunion qu'à Paris nous appelions la société des comtesses... Ces dames ne voulaient plus voir leurs anciennes amies... plus haut, on refusait de les voir.... elles ne voyaient personne... elles se voyaient... elles étaient quatre !... vous serez comme elles.... vous périrez de honte et d'ennui... votre mari deviendra jaloux... les sacrifices que vous prétendrez vous être faits mutuellement, ne seront pour vous que des sujets d'éternels reproches !.. il vous demandera compte de son inaction, de la haine de ses parens, de toute carrière fermée devant lui... il vous maudira, et ne vous laissera pas de relâche que vous n'ayez provoqué vous-même la séparation qui lui rendra le repos et la liberté.

HENRIETTE.

Je vous écoute, et je me demande si ma patience l'emporte sur votre cruauté ?

ALFRED.

Ce n'est pas de la cruauté, c'est de la raison... c'est de la vieille expérience ?

HENRIETTE.

Monsieur... il est des discours qu'une femme est

bien forcée de souffrir; mais il est peu d'hommes assez lâches pour les lui adresser.

ALFRED.

Je me retire, Madame... mais, croyez-moi, pour rencontrer le bonheur en ce monde, il suffit de savoir prendre sa place, de se la faire adroitement soi-même... et jusqu'ici vous aviez eu assez de tact pour choisir la vôtre à merveille!..

HENRIETTE.

Sortez, Monsieur... je vous prie de sortir!

ALFRED.

Adieu donc... adieu!.. j'aurais voulu rester votre ami... vous préférez la guerre: va pour la guerre!... Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages.

Il sort.

SCÈNE VII.

AUGUSTA, HENRIETTE.

AUGUSTA.

Monsieur, je vous salue!... Vous êtes seule enfin!..

HENRIETTE.

J'ai vu Eugène... il est venu!

AUGUSTA.

Je l'avais dit.

HENRIETTE.

Il a consenti!.. j'ai sa promesse!..

AUGUSTA.

Bien!

HENRIETTE.

Mais si vous saviez!.. sa mère... ce qu'elle médite!.. m'arrêter!.. une femme, la faire arrêter! le moyen est noble, il est généreux, n'est-ce pas? Oh! elle n'a pas encore vaincu. Venez... je n'écoute plus que mon orgueil blessé, que ma haine... que ma vengeance...

AUGUSTA.

Du calme, du sang-froid! nous avons encore le temps... je suis en mesure, et demain...

HENRIETTE.

Demain! aujourd'hui, ce soir, cette nuit même!.. et demain, Augusta, je porterai son nom!.. demain vous m'appellerez comtesse de Rainville..

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Chez Eugène de Rainville.)

SCÈNE Ire.

ALEXANDRINE, FRITZ.

ALEXANDRINE.

Les cartons sont-ils placés sur la voiture? les malles sont-elles bien suspendues?... Répondez, M. Fritz, pouvons-nous partir?

FRITZ.

Aussitôt qu'on le voudra! la calèche est toute prête... j'ai commandé les chevaux de poste, et ils vont arriver.

ALEXANDRINE.

Vous êtes du voyage?

FRITZ.

Certainement; Monsieur me l'a dit hier soir en me donnant ses ordres.

ALEXANDRINE.

Et où allons-nous?

FRITZ.

Je crois que nous prenons la route du Tyrol.

ALEXANDRINE.

Tant mieux : je n'avais pas encore fait le voyage d'Italie. Mais, mon cher M. Fritz, que pensez-vous de ce départ si précipité?

FRITZ.

Moi, je ne pense rien.

ALEXANDRINE.

Cependant...

FRITZ.

Tout ce que je sais, c'est que depuis hier, ni Monsieur ni Madame ne sont rentrés.

ALEXANDRINE.

Je le crois bien! ils sont restés toute la nuit chez mademoiselle Kerler. J'ai appris par le valet de pied que le souper avait été fort triste, et que M. le baron de Guttemberg n'y était pas venu. Mademoiselle Augusta était furieuse! Enfin, ils sont sortis à pied, et ils se sont dirigés vers l'église des Augustins.

SCÈNE II.

ALEXANDRINE, FRITZ, ALFRED.

ALFRED.

M. le comte de Rainville est-il chez lui?

FRITZ.

Non, Monsieur, il est sorti.

ALFRED.

Je vais l'attendre.

FRITZ.

Monsieur ne doit pas rentrer.

ALFRED.

Vous vous trompez, car sa voiture est d

On attèle les chevaux de poste, et bien certainement ils ne partiront pas sans M. de Rainville, n'est-il pas vrai, Mademoiselle?

ALEXANDRINE.

Vous, ici, Monsieur, je crains...

ALFRED.

Soyez tranquille! il n'y a rien à craindre pour vous.

FRITZ.

Voici Monsieur.

ALEXANDRINE.

Ah! mon Dieu, si c'était un duel! J'ai bien envie de prévenir Madame!

SCÈNE III.

EUGÈNE, ALFRED.

EUGÈNE.

Quoi! c'est vous, Monsieur! je ne m'attendais pas...

ALFRED.

Je vous avais annoncé ma visite.

EUGÈNE.

Je n'espérais pas avoir l'honneur de vous recevoir si matin.

ALFRED.

M'étant présenté plusieurs fois chez vous, hier soir encore, sans vous avoir rencontré, et vous devant d'ailleurs des excuses, j'ai tenté le moyen d'être plus

heureux! Je m'en félicite sincèrement, puisque mon espoir n'a pas été trompé.

EUGÈNE, *à part.*

Comment faire... elle va rentrer. (*Haut.*) Je vous avoue que pressé par le temps...

ALFRED.

Pardon, vos préparatifs de départ ne m'ont point échappé! Tout m'indique ici que je puis être importun; cependant, jamais je n'eus plus grand désir de vous parler et d'obtenir votre attention.

EUGÈNE.

Croyez bien, Monsieur, que je vous écoute, que je suis tout à vous.

ALFRED.

Eugène... permettez-moi ce nom!... voilà près d'un mois que nous nous connaissons, et nous nous appelons encore *monsieur!* je suis chez vous, et votre main n'a pas encore serré la mienne!... c'est ma faute, peut-être... Mais tant de froideur est-elle convenable entre deux jeunes gens à-peu-près du même âge et sur le point d'être unis par un lien aussi proche?... Pour moi, j'en éprouve une peine véritable, je ne crains pas de vous le dire, et c'est dans toute la sincérité de mon cœur que je viens vous demander votre amitié.

EUGÈNE.

Vous allez au-devant de mes vœux.

ALFRED.

Eh bien! traitez-moi donc en ami, en frère.

EUGÈNE.

Avec grand plaisir, Alfred! Combien

de cette ouverture si franche, si honorable pour moi !... Oui, donnez-moi la main !...

ALFRED.

Vous m'encouragez... et j'en ai vraiment besoin.

EUGÈNE.

Pourquoi donc ? S'il s'agit de ma sœur, de son bonheur, du vôtre, de ce qui peut vous intéresser l'un et l'autre....

ALFRED.

Non ; c'est de vous, mon ami, c'est de vous-même que j'ai le projet de vous entretenir.

EUGÈNE.

Comment... de moi ?

ALFRED.

Déjà votre regard devient plus sévère.

EUGÈNE.

Que voulez-vous dire ? De grâce, expliquez-vous !..

ALFRED.

Votre ton glace mon courage... et, je vous le répète, j'en ai pourtant grand besoin.

EUGÈNE.

Je vous entends... Eh quoi ! Alfred, vous aussi ?

ALFRED.

Eh bien, oui !... je sais tout !

EUGÈNE.

Vous êtes instruit ?...

ALFRED.

Oui, oui, mon ami, je sais tout !

EUGÈNE.

Je le vois... ma mère n'a point tenu ses promesses! Dans son emportement contre moi, elle n'a pas su cacher ce qu'elle devait vous taire... et vous venez à son aide...

ALFRED.

Non... ce n'est point votre mère...

EUGÈNE.

Comment donc avez-vous appris?...

ALFRED.

N'importe!... je n'ignore rien, et cela doit vous suffire.

EUGÈNE.

Eh bien!... je vous déclare que vos discours seraient inutiles, et que si votre intention était de continuer, je vous laisserais seul à l'instant même! Je dirai plus: c'est que personne n'outragera impunément une femme qui m'est chère, et que partout et en toute occasion, je serai son plus zélé défenseur! Alfred! vous m'avez demandé mon amitié, je vous la donne, je vous la donne avec l'effusion la plus fraternelle, mais, je vous en prie, que nos débats sur un pareil sujet ne viennent jamais la troubler!

ALFRED.

Vous m'entendrez pourtant...

EUGÈNE.

Vous insistez!

ALFRED.

Nous sommes seuls, et je ne crains pas de vous le

dire : il n'y a pas d'emportemens, de menaces, de violences qui puissent m'arrêter ; je n'y répondrais point ! Vous chercherez en vain à irriter mon orgueil, à me blesser dans mon honneur, vous me trouverez insensible à toute offense, et jamais le frère de Marie n'obtiendra satisfaction de moi ! Dès ce moment, je ne vous quitte plus, je m'attache à vos pas, et quoi que vous fassiez, vous n'échapperez pas à l'explication que vous redoutez.

EUGÈNE.

Mais enfin, que voulez-vous ?

ALFRED.

Eugène, comme vous, j'ai l'âme jeune, généreuse ! J'entre dans vos tourmens, je les comprends. On menace une personne qui vous fut chère... elle est seule, ici, avec vous, conduite, amenée par vous ! Vous embrassez sa défense, je le conçois, je vous approuve ! je vais même plus loin : vous me trouverez prêt à vous offrir mes services. Je suis de caractère assez entreprenant... j'ai de l'argent... je ne crains rien ; quelques amis de l'ambassade ne me refuseront pas leur concours, et pour empêcher madame Saint-Brice de sortir de vive force, s'il faut absolument ferrailler contre les sbires autrichiens, vous pouvez disposer de moi ; mon bras, ma bourse, je suis tout à vous.

EUGÈNE.

J'ai peine à m'expliquer....

ALFRED.

Oui, la protéger, la défendre, c'est un devoir,

vous le remplirez ; mais [illegible] vous ne la ferez pas.

EUGÈNE.

Il est des circonstances qui m'ont [illegible].

ALFRED.

Vous avez le projet de l'épouser... je le sais.

EUGÈNE.

Mais, après tout, si elle [illegible] me [illegible].

ALFRED.

Vous ne l'épouserez pas, parce qu'elle est [illegible] de vous.

EUGÈNE.

Monsieur !

ALFRED.

Oui, indigne de vous !

EUGÈNE.

Monsieur, des circonstances malheureuses ont pu disposer de ses premières années... on peut la juger sur des apparences mensongères ; mais, depuis trois ans, je ne l'ai pas quittée... et je n'ai jamais connu une âme plus élevée... un cœur plus noble, plus dévoué...

ALFRED.

Assez, Monsieur de Rainville, [illegible] cette femme d'un cœur si dévoué, [illegible].

EUGÈNE.

Elle ?

ALFRED.

Elle vous [illegible]

EUGÈNE.

Monsieur, c'est trop fort !

ALFRED.

Oui, elle vous trahit, et hier encore...

EUGÈNE.

Monsieur, c'est une infâme calomnie.

ALFRED.

J'avais prévu votre emportement, mais, je vous le répète, vous ne trouverez chez moi que modération et [illegible]ment, que compassion pour vos douleurs.... [illegible] je le sens, vous êtes malheureux, et vous devez avoir besoin d'un ami, d'un véritable ami.

EUGÈNE.

Laissez ma main, je vous prie ! Je ne sais ce que j'éprouve ! il y a là un pressentiment !...

ALFRED.

Eugène, calmez-vous !... c'est un frère qui vous en conjure !

EUGÈNE.

Eh bien donc, parlez, je vous écoute ! Que vois-je ? Henriette ! Silence, Monsieur, pas un mot !

SCÈNE IV.

AUGUSTA, HENRIETTE, EUGÈNE, ALFRED.

HENRIETTE.

C'est lui !...

EUGÈNE.

Pardon, Mesdames, vous voudrez bien m'excuser, dans un instant, je vais vous rejoindre.

Alfred salue ces dames; elles entrent à gauche.

SCÈNE V.

EUGÈNE, ALFRED.

EUGÈNE.

Oh! non... c'est impossible! Eh bien! cette femme que vous accusez, la voilà!

ALFRED.

Je le sais.

EUGÈNE.

Vous la connaissiez...

ALFRED.

Je la connais, elle et son amie; toutes deux me connaissent aussi... elles n'ignorent pas le motif qui m'a conduit près de vous, elles devinent même l'objet de notre conversation, et peut-être sont-elles là à prêter l'oreille pour nous entendre!

EUGÈNE.

A votre vue, madame Saint-Brice n'a laissé paraître aucun trouble.

ALFRED.

Parce qu'elle sait qu'en l'accusant je m'accuse moi-même, et que la preuve qui dépose contre elle, va déposer aussi contre moi.

EUGÈNE.

Que voulez-vous dire? vous, pourquoi, vous?

ALFRED.

Parce qu'elle pense que, placé entre mon intérêt et le vôtre, mon intérêt sera le plus fort.

EUGÈNE.

Eh bien! une telle anxiété est trop horrible! il y faut un terme! Vous m'en avez trop dit! cette explication que j'évitais, que je redoutais, je ne sais pourquoi, il me la faut, elle m'est due, je la veux! La preuve, Monsieur, la preuve, à l'instant, à l'instant même...

ALFRED.

Je vais vous la donner: hier, à neuf heures du soir, un jeune homme était chez madame Saint-Brice, un jeune homme qui a été son amant... bien avant vous.

EUGÈNE.

Oh! vous vous abusez...

ALFRED.

Poussé, entraîné par un caprice...

EUGÈNE.

Achevez, achevez.

ALFRED.

Il était là! vous êtes arrivé, il s'est caché! il vous voyait, il vous entendait... aucune de vos paroles ne lui a échappé! ce jeune homme, c'est moi!

EUGÈNE.

Vous!..

ALFRED.

Oui, c'est moi!..

EUGÈNE.

Et Henriette!.. Ah! quelle horreur... et vous voulez épouser ma sœur?

ALFRED.

Oh! je le sais... je me suis perdu... mais je vous ai sauvé!

EUGÈNE.

Monsieur, un tel affront demande du sang! je ne vous connais plus! ah! je ne me connais plus moi-même! il me faut une satisfaction, votre conduite est celle d'un...

ALFRED.

Arrêtez!... Je vous en ai prévenu, vos injures, vos provocations resteront sans effet!... Allons, Eugène... quelle folie!... ce n'est qu'une maîtresse!

EUGÈNE.

Une maîtresse?

ALFRED.

Une maîtresse... voilà tout! Mais songez-y donc... quelques jours plus tard, si elle eût été votre femme!

EUGÈNE.

Ma femme!... oh!... ma femme!

ALFRED.

Oui... que de regrets alors!... que de honte et de malheurs irréparables!... Mon ami, c'est un moment de douleur cruelle à passer... Mais j'en suis seul témoin, et ma discrétion vous est acquise comme mon amitié...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

Madame la comtesse de Rainville.

EUGÈNE.

Ma mère!... ah! ma mère!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME DE RAINVILLE, CLAIRE, MARIE.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous, ici... Alfred!... avec mon fils!... Auriez-vous donc pénétré ce que j'espérais vous cacher... et seriez-vous venu plaider la cause d'une mère? Ah! mon ami, joignez-vous à moi!... Mon fils, vois mes larmes!... tu vas nous fuir, nous abandonner!... Tu veux donc que je meure aussi comme ton malheureux père!

EUGÈNE.

Ma mère... par pitié...

MADAME DE RAINVILLE.

Ecoutez-moi... j'ai tout prévu... votre fuite est impossible! Et, d'ailleurs, vous cherchez vainement à vous faire illusion... cette femme, à qui vous voulez tout sacrifier... vous n'avez plus d'amour pour elle!..

EUGÈNE.

Moi!... de l'amour!...

MADAME DE RAINVILLE.

Osez me soutenir que vous l'aimez!

EUGÈNE.

L'aimer!... elle, ma mère... mais c'est une infâme... à qui je ne dois que haine et que mépris.

MADAME DE RAINVILLE.

Qu'entends-je... et quel espoir!... Eugène, mon Eugène... rien ne m'arrête plus, et tu sauras toute la vérité!... Vois-tu cette enfant... elle est orpheline, elle est sans biens! Sais-tu qui lui a ravi son père et sa fortune?... C'est cette femme!

EUGÈNE.

Henriette!

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, cette femme, te dis-je; toujours elle!

EUGÈNE.

Ah! c'en est trop!... tous les coups me frappent à-la-fois...

MADAME DE RAINVILLE.

Cette enfant... j'ai lu dans ton cœur, Eugène... tu l'aimes...

CLAIRE.

Madame...

MADAME DE RAINVILLE.

Et elle... elle t'aime!

EUGÈNE.

Claire!...

MARIE.

Oui... elle t'aime... je t'en réponds!...

EUGÈNE.

Le ciel est bien cruel, et il m'a trop puni!

ALFRED.

Quel est ce bruit?... le baron de Guttemberg!

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, GUTTEMBERG, UN EXEMPT, FRITZ, HENRIETTE, AUGUSTA.

GUTTEMBERG.

Ce n'est rien, Mesdames... rassurez-vous! rien qu'une petite visite domiciliaire!... La liberté individuelle immolée au repos des familles!...

FRITZ.

La calèche est saisie .. les chevaux sont dételés!

Henriette et Augusta entrent par la gauche.

ALFRED.

M. le Baron... point d'éclat, je vous en conjure!

HENRIETTE.

M. Darnay... faites-moi grâce de votre protection!

AUGUSTA.

Ah! cher Baron... c'est le ciel qui vous envoie!

GUTTEMBERG.

Soyez tranquille... nous aurons des égards! (*A l'exempt.*) Monsieur, faites votre devoir!

AUGUSTA.

Comment!... c'est vous!...

GUTTEMBERG.

De par la princesse Charlotte!

AUGUSTA.

Vous êtes un monstre !

GUTTEMBERG.

Je vous le répète, Monsieur, faites votre devoir !... exhibez votre ordre, s'il le faut !

HENRIETTE, *froidement.*

Quel nom porte ce mandat ?

L'EXEMPT.

N'êtes-vous pas Madame Saint-Brice ?

HENRIETTE.

Saint-Brice !.. ce n'est plus mon nom !... M. le comte de Rainville, laisserez-vous arrêter votre femme ?

MADAME DE RAINVILLE.

Que dit-elle ?

ALFRED.

Quoi ! je serais venu trop tard ?

EUGÈNE.

Oui, ma mère... oui, Claire... je suis marié !... elle est ma femme !

FIN.